

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Troisième décaméron.

Description

Copie avec corrections autographes, propriété de la famille Potocki.

Mémoire sur l'expédition en Chine et Rapport du Comte Jean Potocki sur les travaux des savants attachés à l'ambassade destinée pour la Chine (Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2004, vol. II, p. 215) : même main.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 219-312 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 371-506.

VINGT ET UNIEME JOURNÉE.¹

On se mit en marche, et le cabaliste, qui nous avoit promis le juif errant pour ce jour là, ne pouvoit modérer l'impatience qu'il avoit de ne point le voir paroître. Enfin nous apperçumes sur un sommèt éloigné, un homme, qui marchoit très vite et sans suivre de chemin... " Ah, le voyez-vous ? (dit Uzéda), le paresseux, le coquin ! Mettre huit jours a venir du fond de l'Afrique ! " En un instant le juif errant arriva jusqu'à nous. Lorsqu'il fut à la portée de la voix, le cabaliste lui cria : " Eh bien, puis-je encore prétendre aux filles de Salomon ?

— Non, non, lui cria le juif, vous n'y avez plus aucun droit, et vous avez même perdu, tout pouvoir sur les esprits, au dessus de la vingt deuxième classe. J'espère que vous ne conserverez pas longtems le pouvoir, que vous avez su prendre sur moi ! "

Le cabaliste parut rever quelques instants, et puis il dit : " A la bonne heure ; je ferai comme ma sœur. Nous parlerons de cela quelque autre fois ; en attendant, Monsieur le voyageur, je vous ordonne de marcher entre la mulle de ce jeune cavalier, et celle qui porte cet autre jeune homme. L'honneur de la Géométrie ! " Le juif errant sembla vouloir résister, mais le cabaliste lui adressa quelques mots intelligibles [*sic*], et l'infortuné vagabond commença en ces termes :

HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Ma famille est du nombre de celles, qui suivirent le grand Pontife Onias, et bâtirent un temple dans la basse Egypte, avec la permission de Ptolomée Philometor. Mon grand père s'appeloit Hiskias. Lorsque la fameuse Cléopâtre épousa son frère Ptolemée Dénys, Hiskias entra dans sa maison en qualité de jowalier de la Reine ; mais il étoit aussi chargé d'acheter les étofes, les parures, et dans la suite ce fut lui qui dirigea les fêtes. Enfin je puis vous assurer, que mon grand père étoit un homme très important à la cour d'Alexandrie. Je ne le dis pas pour m'en vanter. Que m'en reviendrait-il ? Il y a dix sept siècles qu'il est mort ; et même quelque chose de plus ! car il est mort dans la quarante unième année d'Auguste. J'étois alors très jeune et je m'en rappelle apeine. Mais un certain Dellius m'a souvent entretenu de tous les événemens de ces tems là.

Vélasquez interrompit ici le juif errant pour lui demander, si ce Dellius étoit le musicien de Cléopâtre, dont il est beaucoup question dans Flavien ?

C'est précisément le même, dit le Juif, ensuite il poursuivoit en ces termes :

Ptolomée ne pouvant avoir d'enfans de sa sœur, la crut stérile et la répudia après trois ans de mariage. Cléopâtre se retira dans un port sur la mer rouge. Mon grand père la suivit dans son exil, et c'est alors qu'il eut occasion d'acheter pour sa maitresse, les deux belles perles, dont l'une fut dissoute

¹ Cette copie de 152 p. avec corrections aut. est reliée en maroquin rouge avec tranches et ornements dorés ; au dos : " TROISIEME DE CAMERON [*sic*] ". Il est composé de 7 cahiers de 12 f. pour les trois premiers et le dernier, de 10 f. pour le quatrième et le cinquième et de 8 f. pour le sixième.

Le filigrane est : J LARKING 1805 (pour les gardes : J NORWOOD 1806).

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Au verso de la première garde, au crayon : " N. 18 "

Au recto de la deuxième garde, au crayon : " 3. *Décameron* — Vingt et unième journée-Trentième journée. / Manuscrit trouvé à Saragosse / III. "

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

en un festin et avalée par Antoine.

Pendant la guerre civile éclata dans toutes les parties du monde Romain. Pompée se refugia chez Ptolomée Denys, qui lui fit couper la tête. Cette trahison qui devoit lui concilier la faveur de César, produisit un effet tout contraire. César voulut remettre Cléopâtre sur le Throne. Les Alexandrins prirent le parti de leur Roi avec un zèle dont l'histoire offre peu d'exemples. Mais ce Prince s'étant noyé par accident, rien ne s'opposa à l'ambition de Cléopâtre qui ne mit pas non plus de bornes à sa reconnaissance.

César avant de quitter l'Égypte fit épouser à Cléopâtre le jeune Ptolemée, qui étoit son frère et son beau frère, étant le cadet de Ptolomée Denys, qu'elle avoit épousé en premières noces. Ce Prince n'avoit que onze ans. Cléopâtre étoit enceinte et son enfant fut appelé Césarion, pour que l'on ne put avoir aucun doute sur son origine.

Mon grand père qui avoit² alors vingt cinq ans songea à se marier. C'étoit assez tard pour un juif, mais il avoit eu toujours de la répugnance à prendre une femme dans les familles d'Alexandrie. Ce n'est pas que nous fussions regardés comme schismatiques par les juifs de Jérusalem, cependant dans l'esprit de notre religion, il ne devoit y avoir qu'un seul temple. L'opinion générale c'étoit que notre temple d'Égypte fondé par Onias, deviendroit l'occasion d'un schisme, comme avoit été celui de Samarie, ce³ que les Juifs regardoient comme l'abomination de la désolation.

Ces motifs de piété, et les dégoûts qui ne manquent jamais dans les cours, fesoient désirer à mon père [*sic*] de se retirer dans la ville sacrée du Seigneur et de s'y marier. Mais vers ce tems là, un juif de Jérusalem, appelé Hillel, vint à Alexandrie avec sa famille pour quelques affaires de commerce. Sa fille ainée appelé Melca fixa le choix de mon grand père. Sa noce se fit avec une magnificence extraordinaire. Cléopâtre et son jeune époux l'honorèrent de leur présence.

Quelques jours après la Reine fit appeler mon grand père et lui dit : “ Mon cher Hiskias, je viens d'apprendre que César est nommé Dictateur perpétuel. Maître des vainqueurs du monde ; sa fortune l'a placé⁴ à une élévation où elle n'avoit encore mis aucun mortel, et bien au dessus des Bélus, des Sésostris, au dessus de Cyrus et d'Alexandre. Je suis plus glorieuse que jamais de l'avouer pour le père du petit Césarion. Cet enfant a bientôt quatre ans. Je veux que César le voye et l'embrasse. D'ici à deux mois⁵ je veux être partie pour Rome. Vous jugez bien que je dois y paroître en Reine. Je veux que le dernier de mes esclaves soit vêtu d'étoffes d'or, et que les plus vils de mes meubles soient massifs et enrichis de piereries. Quant à moi, je ne porterai que des perles et mes habits ne seront que de legers tissus du plus fin byssus. Prenez tous mes écrains, tout l'or qu'il y a dans mon palais, de plus mon trésorier vous complètera cent mille talents d'or. C'est le prix de deux Provinces que j'ai vendues au Roi des Arabes. Je saurai bien les lui reprendre à mon retour de Rome. Allez et que tout soit prêt en deux mois. ”

Cléopâtre avoit alors vingt cinq ans. Son jeune frère, qu'elle avoit épousé depuis quatre ans, et qui n'en avoit alors que quinze, l'aimoit avec une passion extraordinaire. Lorsqu'il sut qu'elle devoit partir, il fit éclater le plus affreux desespoir et lorsqu'il prit congé de la Reine et qu'il vit son vaisseau s'éloigner, il en fut affecté au point que l'on craignit pour ses jours.

Cléopâtre mit à la voile et arriva au port d'Ostie, en moins de trois semaines. Elle y trouva des Gondoles magnifiques qui l'attendoient pour lui faire remonter le Tybre ; et l'on peut dire qu'elle entra en triomphe dans cette même ville, où les Rois ne venoient guère qu'attachés aux chars des généraux Romains.

César, qui étoit le plus aimable des hommes, aussi bien que le plus grand, reçut Cléopâtre avec des graces infinies, mais avec un peu moins de tendresse, qu'elle ne s'y attendoit. La reine plus ambitieuse que sensible n'y fit pas beaucoup d'attention et ne songea qu'à bien connoître Rome. Comme elle ne

² *Aut.*

³ *Interl. aut.*

⁴ *Aut.*

⁵ *Biffé* : je veux

manquoit pas de pénétration, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qui menaçoient le Dictateur. Elle lui en parla, mais tout ce qui ressemble à la crainte ne sauroit trouver accès chez les Hérôs. Cléopâtre voyant que César ne vouloit pas l'entendre, songea à tirer parti pour elle même de ses observations. Il lui paroissoit certain, que César seroit la victime de quelque conspiration et qu'alors le monde Romain se partageroit entre deux partis, l'un qui étoit celui des amis de la liberté, avoit pour chef visible le vieux Cicéron, personnage vaniteux, qui croyoit avoir fait de grandes choses, parce qu'il avoit fait de grands discours, qui auroit bien voulu se livrer à un loisir studieux, dans sa retraite de Tusculum, et cependant jouir de toute la considération attachée à la vie active des hommes d'Etat. Tous les gens de ce parti vouloient le bien et ne savoient pas le faire parce qu'ils n'avoient aucune connoissance des hommes. L'autre parti étoit celui des amis de César. Braves guerriers et meilleurs buveurs, qui se livroient à toutes leurs passions et savoient tirer parti de celles des autres. Le choix de Cléopâtre fut bientôt fait, elle temoigna beaucoup de considération pour Antoine et très peu pour Cicéron, qui ne le lui a point pardonné, comme vous le pouvez voir dans plusieurs lettres qu'il écrivoit alors à Atticus.

Cléopâtre ne voulant point attendre le dénouement du Drame, dont elle avoit démelé l'intrigue, reprit le chemin d'Alexandrie. Son jeune époux la reçut avec des transports de joie immodérés. Le peuple d'Alexandrie fut dans l'ivresse ; Cléopâtre paroissant partager le délire qu'elle inspiroit, gagna tout à fait les cœurs des Alexandrins, mais les gens qui la connoissoient s'aperçurent aisement, qu'il entroit beaucoup de politique dans ses démonstrations, et qu'il y avoit dans ses sentimens plus d'affectation que de sincérité. En effet lorsqu'elle se crut assurée d'Alexandrie, elle alla à Memphis où elle parut habillée en Isis et coiffée avec des cornes de vache. Ce qui lui gagna le cœur des Egyptiens. Elle sut également capter la bienveillance des Ethyopiens, des Nabathéens, des Lybiens, et de tous les peuples qui bordent l'Egypte.

Enfin la Reine revint à Alexandrie. César fut assassiné et la guerre civile éclata dans toutes les Provinces de l'Empire. Depuis ce moment Cléopâtre parut sombre et pensive, et ceux qui l'approchoient de plus près pénétrèrent son dessein, qui étoit d'épouser Antoine et de regner à Rome.

Un matin mon grand père, alla chez la Reine et lui présenta des pierreries nouvellement venues des Indes. Elle en parut fort contente, loua mon grand-père sur son gout, exalta son zèle et puis elle lui dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'excellentes Bananes confites, que [*sic*] je crois ont été apportées des Indes par les mêmes marchands de Serendive, de qui vous tenez ces pierres précieuses. Faites moi le plaisir de porter ces fruits à mon jeune époux et dites lui qu'il les mange pour l'amour de moi. ”

Mon grand père s'acquitta de sa comission et le jeune Roi lui dit : “ Puisque la Reine veut que je mange ces confitures pour l'amour d'elle, je veux que vous soyez temoin que je n'en laisserai pas une seule. ” Mais il n'eut pas encore mangé trois Bananes que ses traits se défigurèrent, ses yeux semblèrent s'efforcer à sortir de sa tête. Il poussa un cri douloureux et tomba sans vie sur le parquet. Mon grand père vit tout de suite qu'il avoit été l'instrument du plus affreux des crimes. Il se retira chez lui déchira ses habits, se revetit d'un sac et se couvrit la tête de cendres.

Six semaines après la Reine le fit chercher et lui dit : “ Mon cher Hiskias, vous devez savoir, qu'Auguste, Antoine et Lépide ont partagé entre eux l'Empire du monde. L'Orient est tombé en partage à mon cher Antoine et j'ai pris la résolution de l'aller joindre en Cilicie. Je veux mon cher Hiskias, que vous me fassiez construire un vaisseau qui ait la forme d'une conque et qui soit révetu de nacre en dedans et en dehors. Je veux que sur tout le pont de ce vaisseau, il regne un filèt d'or d'un tissu délicat à travers lequel, on me verra avec les attributs de Venus, entourée des graces et des amours. Allez et exécutez mes ordres avec votre intelligence accoutumée. ”

Mon grand père se jeta aux pieds de la Reine et lui dit : “ Ah Madame, daignez considerer que je suis Hébreu, tout ce qui a rapport aux divinités de la Grèce, me semble un sacrilège et je ne puis m'en meler en aucune manière !

— J'entends, reprit la Reine, vous regrettez mon jeune époux. Votre douleur est juste et j'en ressens moi même, plus que je ne m'y seroit attendue. Hiskias vous n'êtes pas fait pour la cour, et je vous dispense d'y paroître. ”

Mon grand père ne se le fit pas dire deux fois ; il alla chez lui, fit ses paquets et se retira dans une

maison qu'il avoit sur les bords du lac Maréotis. Là il ne s'occupa qu'à mettre ses affaires en ordre pour exécuter le plutôt possible le projet qu'il méditoit depuis longtems d'un établissement à Jérusalem. Il vivoit d'ailleurs dans la plus grande retraite, et ne recevoit aucun des gens qu'il avoit vû à la cour, à l'exception du musicien Dellius pour lequel il avoit toujours eu beaucoup d'amitié.

Cependant Cléopatre ayant fait exécuter un navire, tel a peu près, qu'elle l'avoit projeté, fit voile pour la Cilicie, dont les peuples la prirent réellement pour Vénus, et Marc Antoine trouvant que les Ciliciens ne se trompoient pas de beaucoup, suivit Cléopatre en Egypte, où leur noces furent célébrées avec une magnificence au dessus de toute description.

Comme le juif errant en étoit en cet endroit de sa narration, le Cabaliste lui dit : “ Mon ami en voilà assez pour aujourd'hui, car nous sommes arrivés au gîte. Tu passeras la nuit à tourner autour de cette montagne et demain tu nous joindras sur la route. Quant à ce que j'ai à te dire ce sera pour une autre fois. ” Le Juif errant jeta un regard affreux au Cabaliste et se perdit dans le creux du vallon.

VINGT DEUXIEME JOURNÉE.

Nous nous mimes en chemin d'assez bonne heure et lorsque nous eumes fait une couple de lieues, nous fumes joints par le juif errant, qui sans se le faire repeter, se plaça entre mon cheval et la mule de Vélasquez et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Cléopatre devenue l'épouse d'Antoine, jugea bien que le rôle qu'elle devoit jouer pour conserver son cœur devoit tenir du personnage de Phryné plutôt que celui d'Artémise, ou plutôt cette femme artificieuse, passoit avec une extrême facilité du ton d'une courtisane à celui d'une Reine et fesoit même parfaitement l'épouse tendre et fidèle. Elle savoit qu'Antoine étoit le plus voluptueux de tous les hommes et c'étoit surtout par les raffinemens de la séduction qu'elle cherchoit à le captiver. La cour imita les maitres, la ville imita la cour et tout le pays la capitale, si bien qu'en peu de tems l'Egypte entiere n'étoit qu'un vaste théâtre de prostitutions. Ces horreurs gagnèrent même la colonie Juive.

Mon grand père se seroit depuis longtems retiré à Jérusalem, mais les Parthes venoient de prendre cette ville et d'en chasser Herode fils d'Antipas, qui fut ensuite fait Roi de Judée, par Marc Antoine. Mon grand père forcé de prolonger son sejour en Egypte ne savoit plus où se retirer, car le lac Maréotis toujours couvert de gondoles, offroit jour et nuit les plus scandaleux spectacles. Enfin mon grand père prit le parti de faire murer celles de ses fenêtres qui donnoient sur le lac, et de se renfermer absolument chez lui, avec sa femme Melca et un enfant à qui il avoit donné le nom de Mardochée. D'ailleurs sa porte n'étoit ouverte qu'a son ancien ami Dellius. Plusieurs années se passerent ainsi, Hérode fut fait Roi et mon grand père reprit son projet d'établissement à Jérusalem.

Un jour Dellius vint à la maison et dit à mon grand père : “ Mon cher Hiskias, je suis venu prendre vos ordres pour Jérusalem où je suis envoyé par Antoine et Cléopatre. Donnez moi une lettre pour votre beau père Hillel. Je veux etre son hote⁶ Quoique d'ailleurs je sois bien sûr que l'on me retiendra à la cour et que l'on ne me permettra pas de loger chez un particulier. ” Mon grand père voyant un homme qui partoît pour Jérusalem versa beaucoup de larmes. Il lui donna une lettre pour Hillel et une somme de vingt mille Dariques avec la comission de lui acheter la plus belle maison de Jérusalem.

⁶ *Interl. aut.* : Je veux etre son hote

Dellius fut de retour au bout de trois semaines. Il fit tout de suite savoir son arrivée à mon grand père, mais il lui fit dire en même tems qu'il ne pourroit le voir qu'au bout de quatre jours, parce qu'il avoit des affaires à la cour. Enfin il vint à la maison et dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'abord le contract de vente de la plus belle maison de Jérusalem, qui est celle de votre beau-père lui même. Tous les juges y ont mis leur seign et l'acte est en bonne forme. Voici encore une lettre de Hillel qui continuera d'habiter sa maison jusqu'à votre arrivée, et vous en payera le loyer. Quant à mon voyage il a été des plus agréables. Hérode n'étoit pas à Jérusalem lorsque j'y suis arrivé. Sa belle mère Alexandra m'a invité a souper avec ses deux enfants Marianne qui vient d'épouser Hérode et le jeune Aristobule que l'on destinoit à la prêtrise mais qui s'est vu préférer un homme de la lie du peuple. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été frappé de la beauté de ces deux personnes. Aristobule surtout paroît un Dieu descendu sur la terre. Imaginez la tête de la plus belle femme sur les épaules du plus beau jeune homme. Comme je ne parlois pas d'autre chose à mon arrivée, Antoine dit qu'il faudroit les faire venir tous les deux. “ Je vous le conseille a répondu Cléopatre, faites venir la femme du Roi de Judée et vous aurez bientôt les Parthes dans l'intérieur des Provinces Romaines.

— Et bien, a dit Antoine, faisons au moins venir ce beau jeune homme. Nous le ferons notre premier échanson, aussi bien ne fais je aucun cas de la beauté d'un esclave. Je veux que mes pages soient des premières familles de Rome ou tout au moins fils de Roi.

— A la bonne heure, a répondu Cléopatre, faisons venir Aristobule. ”

“ Dieu d'Israel et de Jacob, s'ecria mon grand-père, l'ai-je bien entendu ? un Asmonéen, le pûr sang des Machabées, le successeur d'Aron, seroit mis au nombre des pages d'Antoine !! d'un incirconcis adonné à toutes sortes d'impuretés ! J'ai trop vécu Dellius. Je vais me retirer, déchirer mes habits me revêtir d'un sac et couvrir ma tête de cendres. ”

Mon grand père le fit, comme il le disoit. Il se renferma chez lui pleurant les malheurs de Sion ne se nourrissant presque que de ses larmes ; et sûrement il eut succombé à son chagrin, si au bout de quelques semaines Dellius ne fut venu crier à sa porte. “ Aristobule ne sera point page d'Antoine. Hérode l'a fait grand prêtre. ”

Mon grand père ouvrit sa porte se consola un peu et recommença à vivre avec sa famille, comme il avoit fait auparavant.

Quelque tems après, Antoine partit pour l'Arménie avec Cléopatre qui le suivit dans l'intention de se faire donner l'Arabie Petrée et la Judée. Dellius fut du voyage et à son retour il en raconta toutes les particularités Alexandra arretée dans son Palais par les ordres d'Herode, avoit voulu s'enfuir avec son fils, pour aller joindre Cléopatre, qui au fond étoit très curieuse de voir le charmant grand prêtre. Ce projet fut découvert par un certain Cubion. Hérode avoit fait noyer Aristobule, tandis qu'il prenoit le bain. Cléopatre avoit sollicité sa vengeance, mais Antoine avoit répondu, qu'un Roi devoit être maitre chez lui. Cependant pour contenter Cléopatre il lui avoit fait présent de quelques villes appartenantes à Herode.

“ Ensuite, ajouta Dellius, nous avons eu bien d'autres scènes Herode en véritable Juif, a pris en ferme de Cléopatre les Provinces qu'elle lui avoit enlevées. Nous avons été à Jérusalem pour traiter cette affaire, notre Reine a voulu donner aux conférences une tournure assez vive, mais la bonne Princesse a ses trente cinq ans. Herode est amoureux fou de Mariane, qui en a vingt. Au lieu de répondre à nos agaceries, il a assemblé son conseil et a proposé de faire étrangler Cléopatre, assurant même qu'Antoine en étoit fort las, et qu'il lui en auroit obligation. Heureusement le conseil lui a observé : qu'Antoine bien que charmé d'être défait de Cléopatre n'en vengeroit pas moins sa mort, et ils avoient bien raison. Mais arrivés ici nous avons trouvé bien d'autres nouvelles. Cléopatre est accusée à Rome d'avoir ensorcellé Antoine. Le procès n'a pas encore commencé, mais il ne tardera pas. Que dites⁷ vous de tout cela ? Mon cher Hiskias avez vous toujours envie de vous retirer à Jerusalem ?

— Pas pour le moment, répondit mon grand père, je ne pourrois cacher mon attachement au sang

⁷ Interl.

des Machabées, et je suis persuadé qu'Herode fera perir tous les Asmonéens les uns après les autres.

— Puisque vous voulez rester ici, reprit Dellius, donnez moi une retraite chez vous. J'ai quitté la cour, d'hier. Nous nous renfermerons ensemble et nous ne reparoîtrons plus jusqu'à ce que ce pays soit devenu Province Romaine, ce qui ne peut pas tarder ; quant à ma fortune elle se monte a trente mille dariques. Je les ai remises à votre beau père, qui m'a chargé de vous remettre le prix du loyer de votre maison. ”

Mon grand pere accepta avec joye la proposition de son ami Dellius, et se retira du monde plus strictement que jamais. Mais pour Dellius il sortoit quelques fois, rapportoit les nouvelles de la ville, et le reste du tems il [l']employoit à enseigner les lettres grèques au jeune Mardochee qui depuis est devenu mon père. Souvent aussi l'on prenoit la version des septante et Hiskias essayoit de convertir Dellius.

Vous savez quelle fut la fin d'Antoine et de Cléopatre : l'Egypte fut reduite en Province Romaine, comme Dellius l'avoit prevu. Mais notre maison où la réclusion étoit tournée en habitude, continua d'être aussi solitaire que par le passé.

Cependant on avoit toujours des nouvelles de Palestine ; Hérode qui devoit naturellement succomber avec son protecteur Antoine, trouva grace aux yeux d'Auguste. Il recouvra toutes les Provinces aliénées en acquit de nouvelles, eut une armée, un trésor, des gréniers publics ; enfin on a dit de lui : “ Hérode le grand ”, et l'on eut pu dire : l'heureux, si les divisions de sa famille, n'eussent terni l'éclat d'une aussi belle destinée.

La tranquillité étant donc rétablie en Palestine, mon grand père reprit le projet de s'y établir avec son cher Mardochee, qui avoit alors treize ans. Dellius qui s'étoit beaucoup attaché à son élève vouloit aussi s'y établir avec eux. Mais sur ces entrefaites ils virent arriver un juif de Jérusalem qui leur remit une lettre conçue en ces termes.

Rabi Sédékias, fils de Hillel, pêcheur indigne, et le dernier du Sanhédrin sacré des Pharisiens, à Hiskias, mari de sa sœur Melca. Salut !

La contagion que les pêcheurs [*sic*] d'Israël ont attirée sur Jérusalem, a fait perir mon père et mes frères ainés. Ils sont dans le sein d'Abraham et participent à la gloire éternelle. Que le ciel confonde les Saducéens et tous ceux qui ne croyent pas à la résurrection. Je serois indigne de m'appeler Pharisien, si mes mains pouvoient se souiller en retenant le bien d'autrui. C'est pourquoi j'ai scrupuleusement recherché si mon père ne devoit rien à personne et quelqu'un m'a dit que la maison que nous occupions à Jérusalem, vous avoit appartenue pendant quelque tems. J'ai donc été au grêfe des Juges, mais je n'y ai rien trouvé qui put autoriser une pareille opinion. La maison est bien à moi. Que le ciel confonde les mechants. Je ne suis pas un Saducéen. J'ai aussi trouvé qu'un incirconcis appelé Dellius, avoit autrefois placé trente mille Dariques chez mon père. Mais j'ai un papier un peu effacé, qui me paroît être⁸ la quittance de ce Dellius. D'ailleurs cet homme a été attaché à Marianne et à son frère Aristobule. C'est un ennemi de notre grand Roi. Que le ciel le confonde, ainsi que tous les mechants, et les Saducéens.

Adieu mon cher frère, embrassez ma bonne sœur Melca. J'étois bien jeune lorsque vous l'avez épousée, mais elle est toujours présente à mon cœur. Je crois que la dôte qu'elle vous a apportée surpasse ce qui lui étoit dû légitimement. Cependant nous traiterons ce sujet une autre fois. Adieu mon cher frère, puisse le ciel faire de vous un véritable Pharisien.

Mon grand père et Dellius se regarderent longtems d'un air surpris enfin Dellius rompit le silence et dit : “ Mon ami, voila ce que c'est que la retraite. L'on croit jouir du repos, mais on en est bien loin. Les hommes vous regardent comme un arbre mort qu'ils peuvent couper ou dépouiller ; comme un ver qu'ils peuvent écraser, comme un poids inutile sur la terre. Je le vois bien, il faut dans ce monde être marteau ou enclume, battant ou battu. J'ai été lié avec beaucoup de préfets Romains, qui ont passé

⁸ *Interl.*

dans le parti d'Auguste, et si je ne les avois pas négligé, l'on n'oseroit pas m'insulter aujourd'hui. Mais j'étois fatigué du monde ; je le quitte pour vivre avec un ami vertueux, et voilà qu'un Pharisien de Jérusalem me prend mon bien, et dit qu'il a un papier effacé qu'il regarde comme ma quittance. Pour vous mon cher Hiskias, la maison qu'il vous a prise ne fesoit pas le quart de votre bien. Mais moi, j'ai tout perdu ; et coute qu'il coute je veux aller en Palestine. ”

Melca survint en ce moment. On l'informa de la mort de son père et de ses deux aînés ; et l'on ne put lui cacher le procédé de son frère Sédékias. Les impressions que l'on reçoit⁹ dans la retraite sont d'ordinaire¹⁰ profondes. Le chagrin que conçut la bonne Melca, s'étant joint à je ne sais quelle maladie, la conduisit au tombeau en moins de six mois.

Dellius se préparoit à partir pour la Judée, mais un soir qu'il revenoit à pied par le faubourg de Rakotis, il reçut un coup de couteau dans les reins. Il se retourna et reconnut le même Juif qui lui avoit apporté la lettre de Sédékias. Dellius fut longtems à se remettre de sa blessure et lorsqu'enfin, il fut guéri, l'envie d'aller en Judée lui avoit passée. Du moins il n'y voulut aller qu'avec des protections suffisantes, et il songea aux moyens de se rappeler au souvenir de ses anciens protecteurs. Mais Auguste avoit aussi pour principe de laisser les Rois maitres chez eux. Il falloit donc connoître comment Hérode étoit disposé pour Sédékias ; et l'on prit le parti d'envoyer à Jérusalem un homme de confiance, et assez intelligent pour prendre la carte du pays.

Cet homme revint au bout de deux mois. Il rapporta que la fortune d'Hérode alloit toujours en croissant ; que ce Prince habile ménageoit également les Romains et les Juifs, et que tandis qu'il élevoit des autels à Octave, il anonçoit le projet de rebatir le temple de Jérusalem sur un plan beaucoup plus vaste ; ce qui charmoit tellement le peuple que quelques flatteurs en avoit pris occasion d'annoncer qu'il étoit le Messie annoncé par les Prophètes. “ Cette opinion (nous dit notre messenger) a très bien pris à la cour ; elle y fait secte. On appelle Herodiens les nouveaux sectaires et Sédékias est comme leur chef. ”

Vous jugez bien que toutes ces nouvelles donnerent beaucoup à penser à mon grand père ainsi qu'à Dellius. Mais avant d'aller plus loin, je vais vous dire ce que nos prophètes avoient dit du Messie.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de son histoire, il s'arreta tout à coup, et fixant le cabaliste d'un air arrogant ; il lui dit : “ Fils impur de Mamon, un adepte plus puissant que toi, m'appelle sur les sommets de l'Atlas. Adieu.

— Tu en as menti (dit le Cabaliste) j'ai cent fois plus de pouvoir que le Scheik de Tarudant.

— Ton pouvoir s'est perdu à la venta Quemada ” dit le juif, en s'éloignant et bientôt nous le perdimes de vue.

Le cabaliste parut un peu déconcerté, mais après y avoir réfléchi quelques instants, il nous dit : “ Je vous assure que le drôle ne se doute pas de la moitié des formules qui sont en mon pouvoir, et qu'il les connoitra à ses dépend. Mais parlons d'autres choses. Seigneur Vélasquez avez vous bien suivi le fil de sa narration ?

— Oui, sans doute, reprit le géomètre, je l'ai suivi avec attention et je trouve tout ce qu'il dit très conforme à l'histoire. Tertulien parle de la Secte des Hérodiens.

— Seriez-vous, dit le Cabaliste, aussi fort dans l'histoire que dans les mathematiques ?

— Non pas, tout à fait, reprit Vélasquez, mais comme je vous l'ai déjà dit, mon père qui appliquoit le calcul à tout, croyoit aussi en faire usage dans l'étude de l'histoire et déterminer dans quelle proportion, dans quel rapport de probabilité, ce qui est arrivé, étoit avec ce qui eut pu arriver. Il alloit même plus loin, car il croyoit pouvoir représenter les actions et les passions humaines par des figures

⁹ *Biffé* : d'ordinaire

¹⁰ *Interl.*

de géométrie. Je m'explique. Mon père disoit par exemple : “ Antoine arrive en Egypte, il s'y trouve en proie à deux passions ; l'ambition qui le conduit à l'Empire et l'amour qui l'en détourne. Je représente ces deux directions par deux lignes, AB et AC, faisant entre elles un angle quelconque. La ligne AB, représentant l'amour d'Antoine pour Cléopâtre est moindre que AC ; parceque Antoine avoit moins d'amour que d'ambition. Je suppose que ce soit trois fois. Je prend donc la ligne AB, et je la porte trois fois sur la direction AC, après quoi j'achève le parallélograme, et je tire la Diagonale résultante qui représentera très exactement la nouvelle direction produite par les impulsions vers B et C. Cette diagonale se rapprochera toujours de la ligne AB ; si l'on suppose plus d'amour et qu'on allonge la ligne AB, et la Diagonale se rapprochera toujours de la ligne AC. Si l'on suppose plus d'ambition. Auguste, par exemple, se rapprochera toujours plus du point C ; parceque rien ne le détourne de la ligne AC. Mais comme les passions prennent un accroissement successif et une diminution successive qui fesoient aussi changer la forme du parallélograme, il résulte que l'extrémité de la diagonale résultante, traçoit dans tous les cas une courbe, et qu'ainsi l'on y pouvoit appliquer le calcul des fluxions appelé aujourd'hui différentiel.

A la vérité le sage auteur de mes jours ne regardoit tous ces problèmes historiques, que comme d'agréables folies, dont il usoit pour égayer sa solitude. Mais comme l'exactitude des solutions dependoit de celle des données, mon père comme je vous l'ai dit, avoit, avec des soins infinis, rassemblé toutes les sources historiques. Ce trésor me fut longtems fermé, aussi bien que l'armoire qui contenoit les livres de Géométrie, parceque mon père vouloit, que je n'apprisse que la Sarabande, le passe pied et mille autres extravagances ; mais j'ai su enfin, m'en ouvrir l'entrée et c'est ainsi que j'ai appris l'histoire.

— Seigneur Vélasquez, dit le Cabaliste, permettez moi de répéter, que je suis très surpris de vous voir également versé dans l'histoire et dans la géométrie. L'une de ces études dépend du jugement, l'autre de la mémoire et ces deux qualités passent pour être opposées et contraires.

— Permettez moi, reprit le géomètre, de n'être point de cet avis. Le jugement aide la mémoire en classant ce qu'elle a rassemblé, en sorte que dans une mémoire bien ordonnée, chaque idée se présente toujours accompagnée de toutes ses conséquences. Mais il est véritable, que la mémoire comme le jugement, ne peut être appliquée avec succès qu'à un certain nombre d'idées. Par exemple, je me rappelle quand il le faut, tout ce que j'ai jamais appris sur les sciences exactes, sur l'histoire des hommes et sur celle de la nature ; mais d'un autre côté il m'arrive d'oublier mes rapports momentanés avec les objets qui m'entourent. C'est à dire, que je ne vois pas ce qu'il y a devant mes yeux, et que je n'entends pas ce que l'on me crie aux oreilles ; et cela me donne quelque fois l'air de la distraction.

— Oui quelques fois, dit le Cabaliste, comme par exemple, lorsque vous êtes tombé dans l'eau.

— Il est vrai, dit Velasquez, que je ne sais pas positivement pourquoi je me suis trouvé dans l'eau au moment où je m'y attendois le moins. Mais je suis toujours charmé que cela me soit arrivé, puisque j'ai eu ainsi l'occasion de sauver les jours de cet aimable cavalier, qui est capitaine aux gardes wallones. Au surplus je ne voudrois pas me trouver souvent dans le cas, de rendre de pareils services, car je me trouve fort incommodé de l'eau que j'ai bue. ”

Après quelques autres propos du même genre, nous arrivâmes au lieu où nous devions passer la nuit et où notre souper étoit préparé. On mangea de bon appetit, mais on parla peu, parceque le cabaliste paroissoit avoir de l'humeur. Après le souper, le frère et la sœur eurent un long entretien. Je ne voulus point les interrompre et je me retirai dans un creux de rocher où l'on avoit préparé mon lit.

VINGT-TROISIEME JOURNÉE

Le tems étoit beau, nous fumes sur pied au lever du soleil et nous nous remîmes en route après un léger déjeuner. La traite ne fut pas longue, nous arrivâmes au gîte à l'heure du diner. Lorsque nous fumes à table, c'est à dire autour d'une nape de cuir étendue à terre, le cabaliste se mit à tenir plusieurs propos, qui annonçoient son mécontentement contre le monde des esprits. Il reprit le même sujet lorsque nous eumes achevé de manger. Sa sœur qui sembloit y trouver de l'inconvenance, fit ce

qu'elle put pour donner un autre tour à la conversation. Enfin elle pria Vélasquez de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE VÉLASQUEZ.

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon père m'ayant pris dans ses bras, avoit fait sur moi une prière géométrique, et avoit ensuite juré, qu'il [ne] m'apprendroit jamais la géométrie. Environ six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit Chébek, qui ayant jeté l'ancre, envoya sa chaloupe a terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age, et vetu comme l'étoient les officiers du feu Duc de Vélasquez, c'est à dire, en juste au corps vert, passemens d'or et d'écarlate, les manches pendantes, la ceinture galliègue, et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son Télescope et crut reconnoître le vieux Alvarez. C'étoit lui en effet. Il avoit de la peine à marcher ; mon père courut à lui jusque sur le pont, et tous deux manquèrent à mourir de l'impression qu'ils éprouvèrent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon père qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche de Vélasquez, retirée au couvent des Ursélines et lui remit une lettre conçue en ces termes :

Seigneur Don Henrique.

Une infortunée qui a causé la mort de son père et fait le malheur de celui à qui le ciel la destinoit, ose se rappeler à votre mémoire.

En proie aux remords, je m'étois vouée à des pénitences dont l'austérité eut rapproché le terme. Alvarez m'a représenté que ma mort, en rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des héritiers. Et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette considération me détermina a vivre. Je renonçai aux jeunes austères. Je quittai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois j'ai cru qu'il vous mettroit en possession du titre et des biens de notre maison ; mais le ciel veut apparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talens.

J'apprends que vous avez un fils ; si je demande au ciel de prolonger ma vie, c'est uniquement pour lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses intérêts et sur les vôtres. Les fiefs allodiaux de notre maison ont de tout tems appartenu à la branche cadette ; mais comme vous ne les réclamiez point, on les avoit joints à ceux qui étoient destinés à mon entretien. Cependant ils vous appartiennent de droit. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvarez et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangemens que vous jugerez convénables. Des motifs qui tiennent au caractère du Duc de Vélasquez m'ont empêchés de vous faire cette restitution plutôt.

Adieu Seigneur Don Henrique ; il n'y a pas de jour ou je n'élève ma voix pénitente et n'appelle les bénédictions célestes sur vous et sur votre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les Souvenirs exerçoient sur l'ame de Don Henrique et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites ; mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit et plus que tout cela, la résolution générale des équations, dont les géomètres commencèrent à s'occuper alors, enfin toutes ces causes réunies eurent l'effet de rendre à son esprit du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliothèque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire, très bien fourni d'instrumens. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra aussi au penchant qui l'entraînoit vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parceque mon père employoit toutes les ressources de son génie, à procurer à chacun une subsistance honête. Le détail que je pourrois vous en

faire, vous interesseroit sûrement, mais je n'oublie point que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'annoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit à Ceuta ni chevaux, ni voitures, ni autres dangers à courir pour des enfants, et l'on me laissoit promener dans les rues tant que je voulois. Je satisfaisois donc ma curiosité en allant au port, et remontant à la ville cent fois par jour, j'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins les ateliers. Regardant les ouvriers, suivant les portefaix, questionnant les passants et me mêlant de tout. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on se fesoit un plaisir de la satisfaire ; mais il n'en¹¹ n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé, dans lequel il avoit sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit défendue ; je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencemens, mais ensuite cette prohibition, en excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon, qui hata mes pas dans la carrière des sciences.

La première science à laquelle je m'appliquai, fut cette partie de l'histoire naturelle que l'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où l'eau, dans les tems calmes, étoit aussi claire qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins Conchiologiste ; mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orthyes de mer et piqué par les oursins. Ces inconveniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la physique.

Mon père qui avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccommoder ou imiter les instrumens qui lui venoient d'Angleterre, avoit enseigné cet art à un maître canonier, à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems chez cet apprentif mécanicien ; je l'aidois dans son travail ; j'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle. Je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, cela devoit me suffire. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre, rélégué, pour je ne sais quelle intrigue de cloître : il étoit fort estimé de tout le monde et venoit souvent nous voir. Ce bon ecclésiastique voyant que j'étois aussi négligé, représenta à mon père, que l'on ne m'avoit point instruit de ma religion et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit, et sous ce prétexte le père Anselme, m'enseigna à lire, à écrire et à compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'Arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis ainsi ma douzième année et pour mon âge j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardai bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela arrivoit, il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère, et de me dire : “ Apprends la Sarabande mon fils, apprend la Sarabande, et laisse là des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux ! ” Alors ma mère me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table et que mon père me recommandoit encore de sacrifier aux grâces, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de reverences de suite. Après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouette, il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'éclats de rire qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol, qu'il s'appeloit le Marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France, pour avoir tué un homme en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un azyle, jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencourt n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extrême vivacité, lui dit : “ Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'attendois depuis longtems, regardez ma maison comme la votre ; disposez de tout ce qui m'appartient et daignez seulement donner

¹¹ *Interl. aut.*

quelques soins à l'éducation de mon fils : s'il peut un jour vous ressembler, je me regarderai comme le plus heureux des pères. ”

Si Folencourt eut su le sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en eut peut-être pas été très flatté ; mais il prit son compliment dans le sens le plus littéral, et il en parut fort content ; il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diner mon père demanda au Marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit fait, et lorsqu'après les plus grands éclats, il fut revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siècles on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passe pied et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instrumens, que les maitres de danse appelle[nt] une pochète, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini, mon père lui dit d'un air fort sérieux. “ Monsieur le Marquis, vous jouez là d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier, et vous me feriez croire que vous avez été maitre de danse, au surplus il n'importe, et vous en seriez plus propre à remplir mes vûes. Je vous prie de commencer dès demain à former mon fils et à le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencourt convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état d'un maitre de danse, mais que n'en étant pas moins homme de condition, il n'en seroit que plus propre à former un jeune Seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain ma première leçon de danse, et de belles manières : mais avant [de] vous parler de cette journée malencontreuse, je dois vous rendre compte d'une conversation que mon père eut le même soir avec Monsieur de Cadanza, son beau-père. Je n'y avois guère pensé depuis, mais dans ce moment toute cette conversation me revient à l'esprit et peut-être pourra-t-elle vous intéresser :

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues et passant auprès du cabinet de mon père, j'entendis qu'élevant la voix avec quelque emportement, il disoit à Cadanza : “ Mon cher beau père ! je vous en avertis pour la dernière fois. Si vous continuez vos alures mystérieuses et vos envois dans l'intérieur de l'Afrique, je vous denoncrai au Ministre.

— Mon cher beau-fils, répondit Cadanza, si vous voulez entrer dans nos mystères, rien ne vous sera plus aisé. Ma mère étoit une Gomélez et son sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza, reprit mon père, je commande ici pour le Roi, et je n'ai que faire des Gomélez et de leur secrets ; soyez sûr que dès demain je rendrai compte au ministre de notre conversation.

— Et vous, dit Cadanza, soyez sûr que le ministre vous defendra à l'avenir de lui faire de rapports sur ce qui nous regarde. ”

Leur conversation n'alla pas plus loin : le secret des Gomélez m'occuppa ce jour là, et une partie de la nuit ; mais le lendemain le maudit Folencourt me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement que mon père se l'étoit promis¹² et dont l'effet fut de tourner toutes mes idées du côté des mathématiques.

Comme Vélasquez en étoit à cet endroit de sa narration, le cabaliste l'interrompit, parce qu'il avoit, disoit-il, des choses importantes à communiquer à sa sœur. Nous nous séparâmes donc, et chacun s'en alla de son côté.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE.

Nous nous mimes encore à errer dans les Alpaharras. Nous arrivâmes au gîte, et lorsque nous eumes soupé l'on pria Vélasquez de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

¹² *Aut.* : se l'étoit promis

Mon père voulut assister à ma première leçon de danse, et voulut aussi que ma mère y fut présente. Folencour encouragé par de tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité et fit un assez long discours en l'honneur de la danse, qu'il appeloit son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds fort en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout-à-fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher ainsi ; mais Folencour n'en fut point content ; il exigea encore que je tinsse les pointes basses. Enfin impatienté de ma maladresse, il me prit les mains et voulant me faire avancer vers lui, il me tira si rudement, que ne pouvant plus me tenir sur mes pieds ainsi tournés, je tombai sur le nez, et je me fis beaucoup de mal. Folencour, ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin de m'en faire, il s'emporta contre moi, et me dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eut mieux sçu l'espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance générale de tout Ceuta ; les propos de Folencour me parurent des outrages, que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui, je pris sa pochète, et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon père ne me gronda point il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une salle basse qui étoit à une extrémité de la cour et ferma la porte sur moi, en me disant que je ne sortirois que pour apprendre à danser.

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable, je pleurai beaucoup et longtems. Tout en pleurant je tournai les yeux vers une grande fenêtre carrée, la seule qu'il y eut dans cette salle basse, et je me mis à en compter les vitres. Il y en avoit vingt six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons d'arithmétique du père Anselme, dont la science n'alloit pas au delà de la multiplication.

Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la base, et je vis avec surprise, que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je repetai mon calcul, en retranchant tantôt une bande, tantôt deux, soit de la hauteur, soit de la base. Je compris alors, que la multiplication, n'étoit qu'une addition répétée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs. Je repetai mon expérience sur les carreaux de pierre dont ma salle étoit pavée ; elle me réussit également bien. Je ne pleurai plus, mon cœur au contraire palpitoit de joye ; aujourd'hui même je n'en parle point, sans ressentir quelque émotion.

Vers les midis ma mère vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau ; elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre des leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse, ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarrasser de mon sort, parce que je me trouvois très bien dans cette salle basse. Ma mère me quitta avec l'air de la surprise et m'envoya les objets que je lui avois demandés. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je ferois les plus grandes découvertes ; en effet, toutes ces propriétés des nombres étoient de véritables découvertes pour moi, qui n'en avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim : je rompis mon pain noir et je vis que ma mère y avoit renfermé un poulèt roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le côté d'un carreau par la moitié, et je vis que le produit de la moitié par la moitié, étoit un quart. Je partageai le côté du carreau en trois et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions : je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demie par deux et demie et qu'à côté du carré de deux, j'obtins une équerre, dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres ; je vis que si je multipliois un nombre par lui même et que je carrasse ce produit, j'obtenois le même résultat, qu'en multipliant le nombre trois fois par lui même. Toutes mes belles découvertes n'étoient point exprimées en langage Algébrique, que j'ignorois. Mais je m'étois fait une notation particulière qui avoit rapport aux carreaux de ma

f n tre et ne manquoit ni d' legance ni de clarté.

Enfin le seizième jour de ma prison, ma mère en m'apportant mon diner, me dit : " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre. Folencour a été reconnu pour un déserteur, et ton père qui a la désertion en horreur, l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de prison. " Je reçus la nouvelle de mon élargissement avec une indifférence qui surprit ma mère. Mon père la suivit d'assez près ; il confirma ce qu'elle avoit dit, puis, il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Huyhens, et les avoit prié de lui envoyer les airs et les figures de danses les plus à la mode à Paris et à Londres. D'ailleurs il se rappeloit très bien de la manière dont son frère Carlos entroit dans une chambre et c'étoit cela surtout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père aperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de¹³ certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point.

Mon père suivit tout le fil de mes découvertes, après quoi il me dit : " Mon cher enfant, si à cette fenêtre carrée qui a dix carraux en tout sens, j'en ajoutois deux par en bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée, combien y auroit-il de carraux ajoutés ? "

Je répondis, sans hésiter : " Vous auriez sur le même côté et par en haut, deux bandes de vingt carraux chacune et de plus un petit carré de quatre carraux sur le coin qui touche aux deux bandes. "

  cette réponse mon père éprouva une joie très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put ; après quoi il me dit : " Mais si j'ajoutois par le bas une ligne infiniment petite, quel seroit le carré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis : " Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les côtés de la fenêtre, mais infiniment peu larges, et quant au carré du coin, il seroit si infiniment petit, que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de la chaise, joignit ses mains, leva les yeux au ciel et dit : " Oh mon Dieu ! vous le voyez, il a d vin  la loi du binome, et si je le laisse faire, il devinera le calcul diff renciel ! "

L' tat où je vis mon père m'effraya, je défis sa cravate, j'appelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit : " Mon enfant, mon cher enfant, laisse là tes calculs, apprends la Sarabande mon ami, apprends la Sarabande ! " Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir, le tour des remparts de Ceuta ; et tout en me promenant, je r p tai en moi même : " Il a d vin  la loi du binome, il a d vin  la loi du binome !! "

Je puis dire que depuis lors, tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre¹⁴ que je les apprissse, mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmétique universelle du ch valier Don Isaac Neuton, et je ne puis m'enpecher de croire que mon père l'avoit égaré presqu'à dessein. Quelquefois aussi je trouvois son cabinet ouvert et je ne menquois pas d'en profiter.

Mais d'autres fois aussi mon père revenant à ses anciennes idées, prétendoit me former pour le monde ; il me fesoit pirou ter en entrant dans la chambre, fr donoit un air, fesoit semblant d'avoir la v ue basse ; puis il fondoit en larmes et me disoit : " Mon enfant tu n'a pas été crée pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. "

Cinq ans après l'époque de mon emprisonnement, ma mère se trouva enceinte, elle accoucha d'une fille, qui fut appelée Blanche, en l'honneur de la belle et trop légère Duchesse de Vélasquez. Bien que cette Dame eut défendu à mon père de lui écrire, il crut devoir lui annoncer la naissance de cette enfant, et il reçut une réponse qui renouvela ses anciennes douleurs. Mais mon père vieillissoit et n'étoit plus susceptible d'émotions aussi vives.

Ensuite dix années se passèrent sans qu'aucun  v nement vint troubler l'uniformité de notre vie,

¹³ *Interl. aut.*

¹⁴ *Interl.* : de ne jamais permettre

qui pourtant étoit très variée et pour mon père et pour moi, par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon père avoit même quitté avec moi son ancienne réserve. En effet ce n'étoit pas lui qui m'avoit enseigné les mathématiques, il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande : il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords au plaisir de causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l'effèt de ranimer mon zèle et de redoubler mon application ; mais en même tems l'attention que j'y mettois, m'a donné quelque penchant à la distraction comme je vous l'ai dit ; et mes distractions ont quelque fois pensé me coûter cher, comme je vous le dirai en son lieu. Car une fois je suis sorti de Ceuta s'en m'en apercevoir et je me suis trouvé au milieu des Arabes.

Pour ce qui est de ma sœur, elle croissoit tous les jours en grace [et] en beauté, et il n'eut rien manqué à notre filicité [*sic*], si nous eussions conservé notre mère, mais il y a un an qu'une maladie violente l'enleva à notre tendresse Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme, qui s'appelloit Donna Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit point du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier : mais sa seconde femme étoit morte au bout de cinq ans de mariage, en mettant au monde une fille qui avoit je crois cinq ans de moins que moi.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l'appartement de ma mère et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta assez bien : elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi ; elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, pour me demander, si je voulois du Chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent très désagréables, parcequ'elles interrompoient mes calculs. Quand par hazard Donna Antonia étoit une demie heure sans m'interrompre, sa femme de chambre la remplacoit : c'étoit une fille du même âge que sa maitresse et de la même humeur, son nom étoit Marica.

Je m'apperçus bientôt que ma sœur n'avoit du gout ni pour la suivante ni pour la maitresse ; et je ne tardai pas à partager cette antipathie, qui cependant n'étoit fondée de mon côté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe ; j'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, dès que l'une ou l'autre des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprénois mon calcul dès qu'elle étoit sortie.

Un jours que je calculois un logarithme, Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur le dos[s]ier de sa chaise. Jugeant à tous ces arrangemens qu'elle alloit faire une longue séance, j'arrêtai mon calcul à la quatrième moyenne proportionnelle, et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarithmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit coutée au célèbre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit : “ Aprésent calculez Monsieur le Géomètre. ” Ce propos de ma tante me parut un véritable défi, ce qu'il étoit effectivement. Ayant fait en dernier lieu un frequent¹⁵ usage des tables, beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire et je les savois, comme l'on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme. J'en trouvai trois, dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme, sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée, elle sortit de la chambre, en me disant avec assez d'impolitesse “ Le sot homme qu'un géomètre ! ”¹⁶ mais elle n'en étoit pas moins très ingénieuse et pouvoit être utile en bien des cas ; ce n'étoit pas le moment à me dire que je fusse un sot. Bientôt après vint la suivante Marica, qui voulut aussi me chatouiller et me pincer ; mais j'avois encore sur le cœur

¹⁵ *Aut.* : un frequent

¹⁶ *Gratté* : Ma methode [ces deux mots sont incertains] à la vérité ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers, qui n'ont en diviseur que l'unité,

le propos de sa maîtresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Me voici arrivé à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employ, que je commençai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe, il en étend les conséquences et les applications et donne, comme l'on dit, dans un système. Alors il redouble de courage et de force, il revient sur ce qu'il sait et achève d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces, les réunit, les classe : s'il ne réussit pas à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité ; du moins il l'abandonne plus savant qu'il n'étoit avant de l'avoir conçu, et en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après souper et que je venois d'achever une différentiation très délicate, je vis entrer ma tante Antonia, presque en chemise. Elle me dit : " Mon cher neveu, je ne puis dormir tant que je vois de¹⁷ la lumière dans votre chambre ; et puisque votre géométrie est une si belle chose, je veux que vous me l'appreniez. "

Comme je n'avois rien de mieux à faire, je consentis à ce que ma tante demandoit : je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide : j'allais passer à la troisième, lorsqu'Antonia m'arrachant mon ardoise, me dit : " Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle point appris comment l'on fait les enfants ? "

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde ; mais en y réfléchissant, je crus comprendre, qu'elle me demandoit peut-être une expression générale, qui répondit à tous les modes de reproduction employés par la nature, depuis le cèdre jusqu'au Lichen et depuis la Baleine jusqu'aux animalcules microscopiques. Je me rappelai en même tems, des réflexions que j'avois faites sur le plus ou moins d'idées de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause en remontant à l'éducation, gestion et génération, et ce plus et ce moins me prouvant ici la susceptibilité d'augmentation ou de diminution me rentra dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particulière, qui eut désigné pour tout le regne animal, les actions de même genre et de valeur différente. Mon imagination s'enflamma subitement, et je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu géométrique et la limite de chacune de nos idées et de l'action qui peut en résulter : en un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre ; je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour, sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençoit à poindre, me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes : je tirai donc mes tablettes et tout en écrivant je pris, ou plutôt je crus prendre le chemin de notre maison ; mais il m'arriva qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne, je pris à gauche et j'entrai dans le fossé par une poterne. Outre que mes idées n'étoient pas encore bien claires, j'avois aussi beaucoup de peine à les placer même confusement dans mes tablettes, parceque le jour étoit si foible qu'à peine je pouvois voir, ce que j'écrivois. J'étois pressé de me trouver rendu chez moi. Je doublai donc mon pas, croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus, que l'on avoit ménagé pour y passer les canons, en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours écrivant, je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible ; cependant j'avois beau marcher, je n'arrivois pas, parceque s'en m'en apercevoir, j'avois pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelques tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes ; comme je sais leur langue qui est généralement entendue à Ceuta, je leur dis qui j'étois et je les assurai que s'ils me ramenoient à mon père, il leur donneroit une bonne rançon.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flatteur pour les oreilles arabes ; ceux qui m'entouroient se tournèrent vers leur chef d'un air de complaisance et paroisoient attendre de lui une

¹⁷ *Interl. aut.*

réponse qui devait leur être lucrative

Le Scheik carressa longtems sa barbe d'un air pensif et sérieux et puis il me dit : " Ecoute jeune Nazaréen, nous connoissons ton père, qui est un homme craignant Dieu ; nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand ; il donne la raison et il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de la puissance de Dieu, et du néant de la sagesse humaine. Les insensés ignorant le bien et le mal, sont aussi comme des types de l'ancien état d'innocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté. Nous donnons aux insensés le nom de Marabout, tout comme aux saints : tout cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pêcher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons ensuite. "

Je vous avoue que ce discours du Scheik Arabe, me plongea dans la plus extrême consternation. " Eh quoi, me dis-je en moi même, sur les traces de Locke et de Neuton, je serois parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un, des calculs de l'autre, j'aurai assuré quelques uns de mes pas dans l'abime de la métaphysique ; et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des foux, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. Perisse le calcul différentiel et toutes les intégrations où j'avois attaché ma gloire ! "

En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux, ensuite continuant ma plainte, je dis : " Oh mon père, vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis " Ensuite par un mouvement involontaire, je me mis à repeter quelques pas de la Sarabande, comme fesoit mon père, lorsqu'il se rappeloit ses malheurs.

Cependant les Arabes qui m'avoient vu écrire sur mes tablettes avec beaucoup d'application et ensuite les briser et danser ; dirent d'un air de pitié et de piété : " Dieu est grand, louanges à Dieu ! Hamdullah, Allah-Kerim ! " Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Vélasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait, et comme nous vimes qu'il avoit quelque peine a retrouver le fil de son discours, nous le priames d'en remettre la suite au lendemain.

VINGT CINQUIÈME JOURNÉE.

Nous fimes route par de belles contrées, mais très désertes ; comme nous tournions une montagne et que je m'étois un peu éloigné du reste de la troupe, je crus entendre des gémissemens dans un creux vallon très ombragé, qui s'étendoit sous le chemin où nous étions alors. Les gémissemens redoublèrent j'attachai mon cheval, je mis l'épée à la main et m'enfonçai dans les taillis¹⁸.

Les gemissemens sembloient s'éloigner à mesure que j'avançois ; enfin j'arrivai à un endroit moins touffu et je me trouvai au milieu de huit à dix hommes armés de mousquets et qui me couchèrent en joue.

L'un d'entre eux me cria de rendre mon épée ; pour toute réponse je m'avançai pour la lui passer à travers du corps ; mais il mit lui même son fusil à terre, comme pour rendre les armes, puis il me proposa une capitulation et de promettre je ne sais quoi. Je repondis que je ne voulois ni capituler ni rien promettre.

Dans ce moment l'on entendit les cris des voyageurs qui m'appelaient. Celui qui paroissoit le chef de la bande me dit : " Seigneur cavalier, l'on vous cherche, nous n'avons pas du tems à perdre. Dans cinq jours d'ici, ayez la bonté de quitter le camp et de vous avancer vèrs le soleil couchant. Vous y trouverez des personnes qui ont à vous communiquer d'importans secrets. Les gemissemens que vous avez entendu n'étoient qu'un artifice pour vous attirer au milieu de nous. Veuillez bien être exact au

¹⁸ *Surch. aut.* : [mot gratté]

rendez-vous. ” Après avoir ainsi parlé mon homme me fit un léger salut, donna un coup de sifflet et disparut avec ses compagnons. Je rejoignis la caravane mais je ne jugeai point a propos de lui faire part de mon aventure. Nous arrivames au gîte d’assez bonne heure ; l’on soupa et puis l’on pria Vélasquez de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes :

SUITE DE L’HISTOIRE DE VÉLASQUEZ.

Je vous ai dit Messieurs, comment en portant mes réflexions sur l’ordre qui regne dans cet univers, j’avois crû trouver des applications du calcul qui n’avoient pas été apperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite, comment ma tante Antonia, par un propos indiscret et déplacé fut cause, que mes idées éparses, se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en système ; enfin je vous ai dit, comment, ayant appris que je passois pour un fou, j’étois tombé d’une extrême exaltation d’esprit dans un extrême découragement. Je vous l’avouerai, cet état d’abattement fut long et douloureux. Je n’osois lever les yeux sur personne : mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m’avilir ; les livres qui avoient fait mes déli[c]es me causoient un mortel dégoût, je n’y voyois plus qu’un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise, je ne calculois plus : les fibres de mon cervau s’étoient détendues, elles avoient perdues leur ressort, je ne pensois plus. Mon père s’apperçut de mon découragement et me¹⁹ pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du Scheik Arabe et la peine que j’éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon père laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes ; après un long silence il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit : “ Oh mon fils, tu passe donc pour un fou, et moi je l’ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche, ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin.

La nature infiniment féconde et variée en des [*sic*] moyens, semble se plaire à enfreindre ses regles les plus constantes ; elle a fait de l’intérêt personel, le mobile de toutes les actions de l’homme : mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarrement conformés, chez qui l’égoïsme est apeine perceptible, parcequ’ils placent leurs affections hors d’eux mêmes Les uns se passionnent pour les sciences, d’autres pour le bien public, ils aiment les découvertes des autres comme s’ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l’état, comme s’il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée ; ils ne savent point tourner les hommes à leur profit, la fortune vient s’offrir, ils ne songent point à l’arrêter.

Chez presque tous les hommes, l’action du moi, n’est jamais suspendue ; vous retrouvez leur moi, dans le conseil qu’ils vous donnent, dans les services qu’ils vous rendent, dans les liaisons qu’ils recherchent, dans les amitiés qu’ils forment. Passionnés pour leur intérêt le plus éloigné, indifferents pour tout le reste, et lorsqu’ils trouvent, sur leur chemin, un homme indifferant à l’intérêt personel, ils ne le peuvent comprendre, ils lui supposent des motifs cachés, de l’affectation de²⁰ la folle. Ils le rejètent de leur sein, l’avilissent et le relèguent sur un rocher de l’Afrique.

Oh mon fils nous appartenons tous les deux à cette race proscrite mais nous avons aussi nos plaisirs, et je dois te²¹ les faire connoître. J’ai tout tenté pour faire de toi un fât et un sot ; le ciel n’a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit éclairé. Il faut donc que je t’apprenne que nous avons aussi nos jouissances, elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures. Quelle n’a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j’ai vu Don Isaac Neuton approuver un de mes écrits anonymes et désirer en connoître l’auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts, j’enrichis mon intelligence d’une foule de pensées nouvelles ; j’en étois rempli, je ne pouvois les contenir. Je sortois pour les réveler aux rochers de Ceuta, je les confiois à la nature entière,

¹⁹ *Interl.*

²⁰ *Interl. aut.*

²¹ *Interl. aut.*

je les offrois en tribut à mon créateur. Le souvenir de ce que j'avois souffert, méloit à ces sentimens exaltés des soupirs et des larmes qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappeloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir ; je m'unissois, en idée, aux vues de la providence, aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se présentoient point sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est écoulé l'age des passions, ensuite je retrouvai le moi. Les soins assidus et tendres de votre mère, cent fois le jour m'avertissoient que j'étois moi l'objet unique de son attachement. Mon ame repliée sur elle même, s'ouvrit au sentiment de la reconnoissance, aux épanchemens de l'intimité. Les petits événemens de votre enfance et de celle de votre sœur, m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui votre mère ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit affoibli par les ans, ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain ; mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous les jours, je me plais à suivre cet accroissement : l'intérêt que j'y prends me fait oublier les infirmités, tri[s]tes compagnes de mon age, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils, que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu étois devenu un fat, comme je l'ai toujours désiré, tu aurois aussi eu tes peines.

Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé²² de mon frère, d'une manière qui a plutôt excité en moi de la compassion que de l'envie. " Le Duc, m'a-t-il dit, connoit bien la cour et en démêle facilement les intrigues, mais lorsqu'il veut s'élever jusqu'à l'ambition, il ne tarde pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut.

Il a été ambassadeur et l'on dit, qu'il représentoit le Roi son maitre avec toute la dignité possible, mais à la premiere affaire épineuse, l'on fut forcé de le rappeler.

Vous savez aussi qu'il a été nommé au Ministère, et il remplissoit les places vacantes, tout comme un autre ; mais quelque soin que les premiers commis missent à lui épargner le travail, son inapplication étoit plus grande encore, et il fut obligé de rendre le portefeuille.

Il n'a maintenant aucun crédit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui l'approchent du Monarque et lui donnent l'air de la faveur.

Au reste l'ennui le tue, il a tout fait pour lui échapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'écrase.

Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne ; mais cet excessif égoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés, que l'existence même est devenue un tourment pour lui. Cependant des maladies fréquentes l'ont averti, que ce lui même, objet unique de tant de soins, pouvoit aussi lui échapper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouissances. " Voilà à peu près ce que m'a dit le vieux Alvarez et j'en conclus que dans mon obscurité j'ai été peut-être plus heureux que mon frère, au milieu des biens dont il m'a privé. Quant à toi mon cher fils, les habitans de Ceuta, t'ont cru un peu fou. Ce n'est qu'un effèt de leur simplicité ; mais un jour si tu te lance dans le monde tu ne manqueras pas d'éprouver l'injustice et c'est contre elle qu'il faut te prémunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte, la calomnie à la calomnie et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres n'est pas à la portée de gens de notre espèce ; lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi sur toi même, nourris ton ame de sa propre substance et tu connoîtras encore le bonheur ! "

Ce discours de mon père, fit une impression profonde sur moi ; je repris courage et me remis à travailler à mon système. Alors aussi je commencai à devenir véritablement distrait. Il étoit rare que j'entendisse ce que l'on me disoit à l'exception des dernieres syllabes, qui restoient gravées dans ma mémoire. J'y répondois très juste, mais presque toujours une ou deux heures après que l'on m'avoit parlé. Il m'est aussi quelque fois arrivé de marcher sans savoir où aller, et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a fallu, pour mettre mon système dans un certain ordre. À mesure que j'y employois moins d'attention,

²² *Gratté* : aussi

je devenois tous les jours moins distrait et je puis dire que j'en suis aujourd'hui à peu près corrigé.

“ Oh oui, à peu près, dit le Cabaliste, permettez que j'aie l'honneur de vous en faire mon compliment.

— Je le reçois avec plaisir, dit Vélasquez, car mon système n'eut pas plutôt été achevé, qu'un événement inattendu, a produit dans ma destinée un changement tel, que maintenant il me sera difficile, je ne dis pas de faire un système, mais peut-être hélas ne me sera-t il pas permis, de donner dix à douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs, le ciel veut que je sois Duc de Vélasquez, Grand d'Espagne, et maître d'une fortune considérable. ”

Il y a environ quatre semaines, que Diego Alvarez, fils de l'autre Alvarez est venu à Ceuta, pour remettre à mon père une lettre de la Duchesse Blanche ; cette lettre étoit ainsi conçue en ces termes :

Seigneur Don Henrique !

Ces lignes sont pour vous annoncer que Dieu va peut-être bientôt appeler à lui, votre frère, le Duc Vélasquez. Les lois féodales de l'Espagne, ne permettant point que vous hérétiez d'un frère cadèt et la Grandesse doit passer à votre fils [*sic*]. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante années de pénitence, en lui restituant les biens, que mon imprudence vous avoit otés. Ce que je ne puis vous rendre, c'est la gloire où vos talents vous auroient conduit. Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire éternelle, et celle du monde ne peut guère nous toucher. Pardonnez donc une dernière fois à la coupable Blanche, et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné. Le Duc que je soigne depuis deux mois, désire voir son hérétier.

Blanche de Velasquez.

Je puis dire que cette lettre repandoit la joie dans tout Ceuta, tant on me vouloit du bien ainsi qu'à mon père : mais j'étois loin de partager l'allegresse générale. Ceuta étoit un monde pour moi, et je n'en sortois qu'en esprit pour me perdre dans les abstractions ; ou si je jectois les yeux au delà des remparts, dans les vastes pays habités par les Mômes, c'étoit comme si j'eusse considéré quelques paysages. Ne pouvant m'y promener, la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Il me parut aussi que Ceuta étoit²³ le seul lieu que je pusse habiter. Il n'y avoit dans cette petite ville aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun réposoir qui ne me rappela quelque méditation, dont le résultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelques fois vexé par ma tante Antonia et sa servante Marica, mais qu'étoient leurs légères interruptions, auprès des distractions sans nombres auxquelles j'allois être condamné. Point de longues méditations, point de calcul et point de calcul²⁴ point de bonheur pour moi. Voilà comment je raisonnois et cependant il fallut partir.

Mon père m'accompagna jusqu'au rivage et joignant ses mains sur ma tête pour me bénir, il me dit : “ Oh mon fils, tu vas voir Blanche, elle n'est plus cette beauté ravissante, qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton père : tu verras des traits effacés par l'age, altérés par la pénitence, mais pourquoi pleura-t-elle si longtemps une faute, que son père lui avoit pardonnée ? Quant à moi, je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans, dans ces rochers, le bien de quelques bons gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus : et tous la bénissent ! ”

Mon père ne put en dire d'avantage, il se sentoit suffoqué par les sanglôts Tous les habitants de Ceuta assistèrent à mon départ, on pouvoit lire dans tous les yeux le chagrin de me perdre, mêlé à la joie causée par l'intérêt que l'on prenoit au changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'où je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar. L'hôte d'Andahar me conta, je ne sais quelles histoires de révenants, dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui, et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivait.

Frappé de l'idée que je n'aurois pas le tems à Madrid de travailler, je tirai mes tablettes, et je me

²³ *Surch. aut.* : [mot gratté]

²⁴ *Interl. aut.* : et point de calcul

mis à effectuer quelques calculs, qui n'étaient qu'indiqués dans mon système. Je montois une mule dont le pas égal et lent, favorisait ce genre d'occupation. Je ne sais combien de temps j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta. Je me vis au pied d'un gibet garni de deux pendus, dont les figures semblaient grimacer : ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appelai à grands cris ; ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui était devant moi. À la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien bâtie, mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie et je montai dans une chambre, où je trouvai les restes d'un souper ; à savoir un pâté de perdrix, du pain, et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avais pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur le pâté, qui d'ailleurs n'avait pas de maître : j'étais aussi fort alteré et j'étanchai ma soif peut-être avec trop de précipitation, car le vin d'Alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avait dans la chambre un lit assez propre ; je me déshabillai, me couchai et m'endormis ; mais ensuite je ne sais quoi me réveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit : j'imaginai qu'il y avait quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain.

Bientôt après j'entendis du bruit dans la cour, je crus que mes gens étaient arrivés ; mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis entrer ma tante Antonia, avec sa suivante Marica. Celle-ci portait une lanterne garnie de deux bougies et ma tante avait un cahier à la main. “ Mon cher neveu, me dit-elle, votre père nous envoie, pour vous remettre ce papier, qu'il dit important. ”

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe : “ Démonstration de la quadrature du cercle ”. Je savais que mon père ne s'était jamais occupé de ce problème oiseux ; j'ouvris donc le cahier avec un étonnement qui se changea en indignation, lorsque je vis que cette prétendue quadrature, n'était que la quadratrice de Dinostrate, accompagnée d'une démonstration où je reconnus la main de mon père, mais non pas son génie, car les preuves prétendues n'étaient que de misérables paralogismes.

Cependant ma tante m'observa que m'étant emparé du seul lit qu'il y eut dans l'auberge, je devois lui permettre de s'y placer à côté de moi. J'étais tellement affligé de voir que mon père donna dans des erreurs aussi grossières que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disoit. Je lui fis place machinalement et Marica se coucha à mes pieds, appuyant sa tête sur mes genoux.

Alors je relus la démonstration et soit que le vin d'Alicante me porta à la tête ou que j'eusse les yeux fascinés ; enfin je ne sais comment cela arriva, mais je ne trouvai plus les preuves si mauvaises : à une troisième lecture je fus tout-à-fait convaincu. Je tournai la page, et je trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux, qui tendoient à quarrer et rectifier toute les courbes quelconques. Enfin le problème des Isochrones, résolu par les règles de la géométrie élémentaire ; ravi, surpris, étourdi même par tout ce que je voyois, je m'écriai : “ Oui, mon père a fait la plus grande des découvertes !! ”

— Eh bien, dit ma tante, embrassez moi donc pour me payer de la peine, que j'ai prise, et d'avoir passé la mer, pour vous apporter ce cahier. ”

Je l'embrassai.

“ Et moi donc, me dit Marica, n'ai-je pas aussi passé la mer ? ” Il me fallut aussi l'embrasser.

Les deux compagnes de ma couche, me serrèrent si fortement dans leurs bras, qu'il me parut impossible de m'en débarrasser. Je ne le souhaitai même pas, car tout à coup, je sentis naître en moi des sentimens inconnus, même inappréciables. Un sens nouveau se formoit sur toute la surface de mon corps et surtout dans les points où il touchoit aux deux femmes, ce qui me rappela quelques propriétés des courbes osculatrices. Je voulois me rendre raison de ce que j'éprouvois, mais ma tête ne pouvoit plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se développèrent en une série ascendante à l'infini, qui fut suivie d'un sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable, sous le gibet où j'avais vu grimacer les deux pendus.

Telle est l'histoire de ma vie à laquelle il ne manqueroit plus que celle de mon système ; c'est à dire mes applications du calcul à l'ordre général de cet univers ; mais j'espère vous en donner un jour quelque idée ; et surtout à cette belle dame, qui me paroît avoir pour la géométrie un goût supérieure

à²⁵ son sexe.

Rébecca répondit à ce compliment avec beaucoup d'obligeance, puis elle demanda à Vélasquez, ce qu'il avoit fait du cahier que lui avoit apporté sa tante ?

“ Madame lui répondit-il, je ne l'ai point trouvé parmi les papiers que m'ont apporté les Bohémiens et j'en suis très fâché, car je ne doute point qu'en revoyant cette prétendue démonstration, je n'en eusse découvert la fausseté : mais comme je vous l'ai dit, je n'étois pas alors de sang froid, le vin d'Alicante, ces deux femmes dans mon lit et une envie de dormir, à la quelle je résistois avec peine, voilà sans doute quelles furent les causes de mon erreur. Mais ce qui m'en étonne le plus, c'est que le cahier me paroissoit de l'écriture de mon père et notamment dans sa manière d'écrire les chiffres. ”

Je fus frappé d'entendre dire à Vélasquez, qu'il avoit eu de la peine à se défendre du sommeil. Je jugeai que le vin d'Alicante de la Venta avoit été préparé comme celui de mes Cousines, le jour de notre première entrevue, ou comme le prétendu poison que l'on m'avoit fait boire dans le souterrain, qui probablement n'étoit qu'un breuvage soporifique. — La société se sépara : je fis en me couchant d'autres réflexions, qui me parurent conduire²⁶ à pouvoir expliquer, tout ce qui m'étoit arrivé par des moyens naturels. Le sommeil me surprit au milieu de ces raisonnemens.

VINGT SIXIÈME JOURNÉE.

Ce jour fut consacré au repos. Le genre de vie de nos Bohémiens, et la contrebande dont ils fesoient profession, exigeoient des déplacemens continuels et fatiguans : je fus donc charmé de pouvoir passer toute une journée à l'endroit où j'avois passé la nuit. Chaque'un prit quelque soin de sa personne ; Rebecca elle même ajouta quelque chose à sa parure ; l'on eut dit, qu'elle cherchoit à devenir l'objet des distractions du jeune Duc. C'est le titre que depuis la veille nous donnions à Vélasquez.²⁷

L'on choisit un bel ombrage, pour y servir un diner plus recherché, que nos répas ordinaires, et lorsqu'il fut fini, Rébecca dit que le Chef Bohémien n'étant pas occupé comme de coutume, il n'y auroit pas d'indiscrétion à lui demander la suite de son histoire. Il ne se fit pas prier et commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

Je n'entrai donc au collège, comme je crois vous l'avoir dit, qu'après avoir épuisé tous les prétextes et les délais que je pus imaginer. D'abord je ne fus pas trop fâché de me trouver avec autant de jeunes gens de mon âge,²⁸ mais la dépendance continuelle où nous tenoient les recteurs, ne tarda pas à me paroître insupportable. Je m'étois fait une douce habitude des caresses de ma tante et de sa tendre indulgence ; j'étois aussi très flatté de ce qu'elle remarquoit cent fois par jour, que j'avois un très bon cœur. Ici le bon cœur ne servoit de rien : il falloit prêter une attention continuelle ou sentir la férule. L'un et l'autre m'étoit presque également odieux. Il en résulta de ma part une aversion complète, pour tout ce qui portoit la robe noire et je la manifestois en leur jouant tous les tours imaginables.

Il y avoit parmi les étudiants, de jeunes gens, dont la mémoire étoit meilleure que le caractère et qui se fesoient un plaisir de rapporter tout ce qu'ils savoient des actions de leurs camarades. Je formai une ligue contre eux, et mes espiègleries étoient arrangées de manière, que les soupçons tomboient sur

²⁵ *Interl. aut.*

²⁶ *Interl.*

²⁷ que depuis la veille [...] *surch. aut.* : que nous donnions depuis la veille à Vélasquez

²⁸ Un trait de plume barre approximativement les premières lignes de ce paragraphe.

ceux mêmes, qui les avoient fait naître ; si bien que les robes noires nous prirent tous en gripe et punisserent [*sic*] indifferemment les accusés et les délateurs.

Je n'irai pas vous entretenir d'un sujet aussi puérile que des tours de collègue ; mais je vous observerai seulement, que pendant quatre ans, que j'y exerçai mon imagination, les pièces que je jouois, prenoient un caractère toujours plus sérieux, et qu'enfin je m'avisai d'un tour bien innocent en lui même, mais sans doute bien coupable par les moyens dont j'osai me servir, qui ne tendoient pas à moins qu'à me faire passer dans les cachôts, ma jeunesse et peut-être ma vie entière. Voici ce qui y donna lieu.

Parmi les Théatins qui nous traitoient avec le plus de rigueur, nul ne nous avoit donné des preuves d'une sévérité plus inflexible, que le père Sanudo, Recteur de première. Tant de dureté n'étoit cependant pas dans son cœur ; ce religieux étoit au contraire né trop sensible, ses penchants secrets avoient toujours été en opposition avec ses devoirs et Sanudo étoit arrivé à l'âge de trente ans, sans jamais cesser de combattre et de vaincre.

Sanudo sans pitié pour lui-même, étoit devenu inexorable pour les autres. Les sacrifices continuels qu'il fesoit aux mœurs, étoient d'autant plus méritoires, que jamais on n'avoit vu plus qu'en lui, le vœu de la nature opposé a ceux de la religion. Car il étoit le plus bel homme qu'on puisse imaginer et peu de femmes à Burgos avoient pu le rencontrer, sans lui témoigner l'impression qu'il fesoit sur elles. Mais Sanudo baissoit les yeux, fronçoit le sourcil et passoit sans paroître y²⁹ faire aucune attention. Tel étoit, ou plutôt tel avoit longtems été le père Sanudo. Mais tant de victoires avoient fatigué son ame ; elle n'avoit plus la même énergie, forcé de craindre les femmes, il avoit fini par y penser sans cesse, et l'ennemi qu'il avoit si longtems combattu, étoit toujours présent à son imagination. Enfin une maladie violente suivie d'une convalescence pénible, avoit laissé après elle une sensibilité trop grande, qui se manifestoit par une impatience presque continuelle. Nos moindres fautes l'irritoient, nos excuses pouvoient lui arracher des larmes ; il étoit devenu reveur et ses yeux distraits se fixant sur quelque objet indifférent prenoient cependant l'expression de la tendresse ; ou si quelqu'un l'interrompoit dans ses extases, son regard exprimoit la douleur et non pas la sévérité. Nous avions trop l'habitude d'épier nos mentors pour qu'un si grand changement put nous échapper : mais nous n'en démêlions pas encore la cause, lorsque nous eumes lieu de faire une observation qui nous mit sur la voie. Cependant pour que vous puissiez bien me comprendre, je dois prendre la chose d'un peu plus haut.

Les deux plus illustres maisons de Burgos, étoient les Comtes de Lirias et les Marquis de Fuen Castilla. Les premiers étoient même de ceux qu'en Espagne l'on appelle Agraviados, ce qui exprime le tort qu'on leur a fait de ne pas les nommer grands. Aussi les autres grands les tutoyent comme ils se tutoyent entre eux.

Le Chef de la maison de Lirias étoit un vieillard de soixante et dix ans, du caractère le plus aimable et le plus noble. Il avoit eu deux fils qui étoient morts et tous ses biens tomboient en partage à la jeune Comtesse de Lirias, fille unique de son fils aîné.

Le vieux Comte privé d'héritiers de son nom, avoit promis la main de sa petite fille, à l'héritier des Fuen-Castilla, qui à cette occasion devoit prendre le titre de Comte de Fuen de Lirias y Castilla. Cette union si bien assortie d'ailleurs, l'étoit aussi pour l'âge, la figure et le caractère des jeunes époux, aussi s'aimoient-ils avec la plus extrême passion ; et le vieux Lirias se plaisoit au spectacle de leurs innocentes amours, qui ramenoient ses souvenirs aux plus douces époques de sa vie.

La future Comtesse Fuen de Lirias, demouroit au couvent des Anonciades, mais tous les jours elle alloit dîner chez son grand père pour y rester jusqu'au soir dans la société de son futur époux ; elle avoit alors avec elle une Duegna Mayor, appelée Donna Clara Mendoce, femme d'environ trente ans, très honête, mais point morose, aussi le vieux comte n'aimoit-il pas les gens de ce caractère.

Tous les jours la jeune Lirias et sa Duegna passaient devant notre collège, parceque c'étoit le chemin pour aller chez le vieux Comte, et comme c'étoit aussi l'heure de notre récréation, nous nous

²⁹ *Interl.*

trouvions souvent aux fenêtres, ou bien nous y courions dès que nous entendions le bruit de leur voiture.

Les premiers venus à la fenêtre avoient souvent entendu que la Mendoce disoit à sa jeune élève “ Voyons le beau Théatin ”, c'étoit le nom que le public féminin donnoit au père Sanudo. La Duegne en effet n'avoit des yeux que pour lui. Quant à la jeune personne, elle promenoit ses regards sur nous tous, dont l'âge lui rappeloit celui de son amant, ou bien elle cherchoit à reconnoître deux cousins, qu'elle avoit au collègue.

Pour ce qui est de Sanudo, il couroit comme les autres à la fenêtre, mais dès que les femmes paroissoient l'apercevoir, il prenoit son air sombre et se reculoit avec dédain. Nous fumes frappés de cette contradiction. “ Car enfin, disions-nous, s'il a horreur des femmes, pourquoi court-il à la fenêtre ? Et s'il est curieux d'en voir, il a tort d'en détourner les yeux ! ” Un jeune étudiant, appelé Véyras me dit à ce sujet : que Sanudo n'étoit plus ennemi des femmes, comme par le passé, et qu'il tenteroit un moyen pour s'en assurer. Ce Véyras étoit le meilleur ami que j'eusse au collègue, c'est à dire, qu'il m'aidoit dans tous mes tours, dont souvent il étoit l'inventeur.

Il avoit paru à cette époque un nouveau Roman dont le titre étoit : “ L'Amoureux Léonce ”. L'auteur de cet ouvrage avoit peint l'amour avec des couleurs qui en rendoient la lecture très dangereuse, et nos instituteurs l'avoient sévèrement défendu. Véyras trouva le moyen de se procurer un exemplaire du Léonce et le mit dans sa poche, de manière à ce que la moitié du volume pouvoit être aperçue. Sanudo l'aperçut et le confisqua : il menaça Véyras du plus rigoureux traitement, si jamais il retomboit en pareille faute, puis il prétexta, je ne sais quelle maladie, et ne parut point à la leçon du soir. Nous de notre côté nous prétextames le désir d'avoir des nouvelles de la santé de notre maître. Nous entrâmes à l'improviste dans sa chambre. Nous l'y trouvâmes occupé du dangereux Léonce et les yeux baignés de larmes ; qui temoignoient combien cette lecture avoit eu de charmes pour lui. Sanudo parut embarrassé ; nous ne fîmes point semblant de nous en apercevoir et bientôt nous eumes une nouvelle preuve du grand changement qui s'étoit fait dans le cœur de l'infortuné religieux.

Les femmes en Espagne remplissent souvent les devoirs de leur religion et demandent à chaque fois le même confesseur. On appelle cela : buscar el su padre. De là vient que certains railleurs outrés, saisissant l'équivoque, lorsqu'ils voyent un enfant à l'église, demandent, s'il vient : Buscar el su padre ?

Les Dames de Burgos eussent bien voulu se confesser au Pere Sanudo, mais l'ombrageux recteur avoit déclaré qu'il ne se chargeoit point de diriger la conscience du Sexe, cependant le lendemain de la fatale lecture, l'une des plus jolies femmes de la ville, demanda le Pere Sanudo et sur le champ il se rendit à son confessional. On lui fit à ce sujet quelques complimens équivoques. Il y répondit avec beaucoup de sérieux, qu'il n'avoit plus à craindre un ennemi qu'il avoit tant combattu. Les pères le crurent peut-être, mais nous autres jeunes gens, nous savions à quoi nous en tenir.

Cependant Sanudo parut s'intéresser tous les jours d'avantage aux secrets que le beau sexe venoit déposer au Tribunal de la pénitence. Il fut exact au confessional, expédioit promptement les Dames âgées et retenoit plus longtems les jeunes ; et toujours il couroit à la fenêtre pour voir passer la belle Lirias et l'aimable Mendoce. Puis lorsque le carosse avoit passé, il détournoit les yeux avec dédain.

Un jour que nous avions pris nos leçons avec beaucoup de négligence, et que nous avions éprouvé la sévérité de Sanudo ; Véyras me prit à part d'un air mystérieux et me dit : “ Il est tems de nous venger du pédant maudit, qui marque nos plus beaux jours, par des pénitences et semble se complaire à nous infliger des punitions. J'imagine un tour excellent, mais il nous faudroit trouver une jeune fille, dont la taille rappela celle de la Lirias. La Hoanita, fille du jardinier, nous sert bien dans tous nos tours, mais elle n'a pas assez d'esprit pour celui-ci.

— Mon cher Véyras, lui répondis-je, lors même que nous aurions une personne de la taille de la jeune Lirias, je ne vois pas comment nous lui donnerions son charmant visage.

— Je n'ai point d'inquiétude à cet égard, reprit Véyras, nos femmes viennent d'adopter pour le carême des voiles qu'elles appellent Catafalcos. Ce sont comme des Falbalas de crêpe qui tombent les uns sur les autres, et les déguisent si bien, qu'au bal même, elles ne pourroient être mieux masquées.

La Hoanitta sera toujours bonne, si non pour représenter, au moins pour habiller la nouvelle Lirias et sa Duegne. ”

Véyras n'en dit pas d'avantage ce jour là, mais un beau jour de dimanche, comme le père Sanudo, siégeoit dans son confessionnal, il vit entrer deux femmes couvertes de mantes et de crêpes ; dont l'une s'assit à terre sur une natte, comme il est d'usage dans les églises d'Espagne et l'autre prit auprès de lui sa place de pénitente. Celle-ci qui paroissoit très jeune, quoiqu'elle fut venue pour se confesser, ne faisoit que fondre en larmes et s'étouffer de sanglots³⁰. Sanudo fit ce qu'il put pour la calmer, mais elle repetoit toujours : “ Mon père ayez pitié de moi. Je suis en péché mortel ! ”

Enfin Sanudo lui dit : qu'elle n'étoit point en état de lui ouvrir son ame et qu'elle eut a revenir le lendemain. La jeune pêcheresse s'éloigna, se prosterna devant les autels, pria longtems avec ferveur et sortit de l'église avec sa compagne.

“ Mais en vérité, dit le Bohémien, en s'interrompant lui même, ce n'est pas sans quelque peine, que je vous parle de jeux aussi coupables, notre extreme jeunesse pouvoit seule les excuser, et si je ne comptois sur votre indulgence, je n'oserois jamais poursuivre mon recit. ”

Chacun repondit ce qu'il imagina de plus propre à rassurer le narrateur, qui poursuivoit [*sic*] en ces termes :

Les deux penitentes revinrent le lendemain à la même heure, et Sanudo les attendoit depuis longtems ; la plus jeune reprit sa place au confessionnal. Elle paroissoit un peu plus maitresse d'elle même ; cependant il y eut encore bien des pleurs et des sanglots ; enfin d'une voix argentine et jeune, elle fit entendre ces mots : “ Mon père il n'y a pas longtems encore, que mon cœur d'accord avec mes devoirs, sembloit pour jamais affermi dans le sentier de la vertu. L'on me destinoit un époux aimable et jeune et je croyois l'aimer... ”

Ici les sanglots recommencerent, mais Sanudo, par des discours pleins d'une sainte onction, rassura la jeune personne, qui poursuivit en ces termes : “ Une Duegne imprudente m'a rendue trop attentive, au mérite d'un homme, à qui je ne dois jamais appartenir, auquel je ne dois même jamais songer ; et cependant je ne puis vaincre cette passion sacrilège. ”

Ce mot de Sacrilège sembloit avertir Sanudo, qu'il s'agissoit ici d'un prêtre, et peut-être de lui-même. “ Mademoiselle, dit-il, d'une voix tremblante, vous devez toutes vos affections, à l'époux dont vos parents ont fait choix.

— Ah mon père, reprit la jeune personne, que ne ressemble-t-il à l'homme que j'aime ! que n'a-t-il pas son regard tendre et severe ; ses traits, ses traits si nobles et si beaux, sa taille, son air !

— Mademoiselle, dit Sanudo, ce n'est point ainsi que l'on se confesse !

— Ce n'est pas une confession, dit la jeune personne, c'est un aveu. ” Et comme honteuse, elle se leva, fut joindre sa compagne, et toutes les deux³¹ sortirent de l'église. Sanudo les suivit des yeux et tout le reste du jour, il parut préoccupé. Le lendemain il resta presque tout le jour au confessionnal, mais personne ne parut, non plus que le surlendemain.

Le troisieme jour la jeune personne revint avec sa Duegne, se mit au confessionnal et dit à Sanudo : “ Mon père, je crois avoir eu cette nuit une révélation. Je me sentois surmontée par la honte et le désespoir, mon mauvois ange m'inspira de passer une de mes jaretières autour de mon cou. Je ne respirois plus ; tout à coup j'ai cru que l'on arretoit ma main. Mes yeux furent frappés d'une vive lumiere, et je vis Sainte Therèse, ma patronne, debout devant mon lit. Elle me dit : “ Ma fille confessez vous demain au Pere Sanudo, et priez le de vous donner une boucle de ses cheveux. Vous la porterez sur votre cœur, et la Grace y rentrera dans l'instant. ”

— Retirez vous, Mademoiselle, dit Sanudo, allez aux pieds des autels pleurer votre égarement. De mon côté, je vais implorer pour vous les miséricordes divines. ” Sanudo se leva, quitta le confessionnal et se retira dans une chapelle ; il y resta jusqu'au soir, priant avec une extreme ferveur.

Le lendemain la jeune personne, ne parut point. La Duegne vint toute seule. Elle se mit au

³⁰ *Aut.*

³¹ *Interl. aut.* : les deux

confessionnel et dit : “ Oh mon Pere, je suis ici pour demander votre indulgence en faveur d’une jeune pecheresse, dont l’ame est en danger de perdition ; elle dit ne pouvoir survivre à la rigueur avec laquelle vous l’avez traitée hier. Vous avez, dit-elle, refusé de lui donner une sainte relique, dont vous êtes en possession. Son esprit s’égare ; elle cherche les moyens de se distraire. Montez chez vous mon pere ; apportez la relique, qu’elle vous a demandée. Je vous attendrai. Allez ne me refusez pas cette grace. ”

Sanudo cacha son visage dans son mouchoir, se leva, sortit de l’église et revint bientôt après. Il tenoit en main un petit reliquaire, et le présentant à la Duègne, il lui dit : “ Madame ce que je vous donne, est un morceau du crane de notre Saint fondateur. Une bulle du Saint Pere vient d’attacher à cette relique, nombre d’indulgences et nous n’en avons point ici de plus précieuse. Que votre élève porte ces restes sacrés sur son cœur ; et que le ciel lui soit en aide. ”

Lorsque la relique fut entre nos mains, nous en defimes la monture, esperant y trouver quelque mèche de cheveux ; mais nous ne trouvames rien. Sanudo n’étoit que tendre et crédule, peut-être un peu vain, mais vertueux et fidèle à ses principes.

Véyras après la leçon du soir, lui dit : “ Mon père, pourquoi n’est-il pas permis aux prêtres de se marier ?

— Pour leur malheur dans ce monde, et peut-être leur damnation dans l’autre, répondit Sanudo. ” Puis prenant l’air le plus austère, il lui dit : “ Véyras, ne me faites jamais de questions pareilles ! ”

Le lendemain Sanudo ne parut point au confessionnel, la Duegne le demanda, mais un autre religieux vint à sa place. Nous étions prêts à désesperer du succès de nos détestables malices, lorsque le hazard nous servit au delà de nos espérances.

La jeune Comtesse de Lirias, au moment d’être unie au Comte de Fuen Castilla, tomba malade. Elle eut une fièvre chaude, accompagnée d’un transport au cerveau, ou plutôt d’une sorte de délire. Tout la ville de Burgos s’interressoit à ces deux illustres maisons, et la nouvelle de cette maladie, y répandit une consternation universelle. Les Pères Théatins ne furent pas des derniers à la savoir et Sanudo reçut dans la soirée une lettre ainsi conçue :

Mon père !

Sainte Thérèse est irritée ; elle dit que vous m’avez trompé : elle a fait aussi de cruels reproches à la Mendoce, pourquoi m’avoir fait passer tous les jours devant les Théatins. Elle m’aime Sainte Thérèse. Ce n’est pas comme vous. — J’ai fort mal à la tête, je me meurs.

Cette lettre étoit écrite d’une main tremblante et presque’inlisible, et plus bas, l’on avoit ajouté d’une autre main.

Mon père ; elle écrit vingt de ces billets en un jour, maintenant elle n’est plus en état d’écrire. Priez pour nous mon père. Voila tout ce que je puis vous dire pour le moment.

La tête du pauvre Sanudo n’y tint plus, son trouble fut excessif : il alloit, venoit, sortoit, demandoit, et ce que nous y trouvames d’agréable, c’est qu’il ne nous donnoit plus de leçon, ou du moins elles étoient si courtes, que nous les pouvions supporter sans ennui.

Enfin une crise heureuse et je ne³² sais quel sudorifique sauverent les jours de l’aimable Lirias. La convalescence fut déclarée et Sanudo reçut une lettre conçue en ces termes.

Mon père ! enfin le danger est passé, mais la raison n’est point encore revenue. La jeune personne est à tout moment sur le point de m’échaper et de se trahir. Voyez mon père s’il ne vous seroit pas possible de nous recevoir dans votre cellule. La cloture n’a lieu chez vous que vers les onze heures, et nous pourrions venir à la nuit tombante. Peut-être vos exhortations auroient elles plus d’effèt que vos reliques. Si cela dure, il est probable que je deviendrai folle aussi. Mon père au nom du ciel, sauvez l’honneur de deux maisons illustres.

Sanudo fut tellement affecté de cette lecture qu’il avoit de la peine à retrouver le chemin de sa

³² *Interl. aut.*

cellule. Il alla s'y enfermer et nous nous tinmes sur la porte pour entendre ce qui s'y passait. D'abord nous l'entendîmes sangloter et pleurer, ensuite prier avec beaucoup de ferveur. Puis il fit venir le portier de la maison et lui dit : " Mon frère, si deux femmes viennent me demander, vous ne les laisserez entrer sous aucun prétexte. "

Sanudo ne vint point souper, il passa la soirée en prières, et vers les onze heures, il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit — Une jeune personne se précipita dans sa chambre et renversa sa lampe qui s'éteignit aussitôt. En ce moment on entendit la voix du père préfet appelant Sanudo.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, un de ses gens vint lui parler des affaires de la Horde. Mais Rebecca lui dit : " Je vous prie de ne point interrompre ici votre narration. Je veux absolument savoir aujourd'hui, comment Sanudo s'est tiré d'une position aussi critique !

— Madame, dit le Bohémien, je dois consacrer³³ quelques instants à cet homme et puis je reprendrai la suite de mon histoire. "

Nous donnâmes des louanges à la fermeté qu'avoit montrée Rébecca, et le Bohémien ayant expédié l'homme qui le retenoit, reprit en ces termes le fil de son discours.

L'on entendit donc la voix du père préfet appelant le Père Sanudo, qui n'eut que le tems de fermer sa porte à double tour, et de descendre auprès de son supérieur.

Ce seroit faire tort à votre pénétration, d'imaginer que vous n'avez pas déjà deviné, que la fausse Mendoce, n'étoit autre que Véyras, et que la belle Lirias, étoit la même personne que le Vice-Roi du Mexique vouloit épouser : c'est-à-dire — moi même ! Je me voyois donc renfermé dans la cellule de Sanudo, sans lumière et ne sachant trop, quel dénouement je donnerois à cette pièce, qui n'avoit pas tout à fait tourné comme nous le voulions. Car nous avions trouvé Sanudo crédule ; mais jamais foible ou hypocrite. Ce que nous eussions fait de mieux sans doute eut été de ne donner aucun dénouement à notre pièce. Le mariage de Mademoiselle Lirias, qui eut lieu, quelques jours après, et le bonheur des deux époux eussent été pour Sanudo des énigmes inexplicables, qui l'eussent tourmenté toute sa vie. Mais nous avions voulu jouir de la confusion de notre Mentor ; et j'étois seulement en peine de savoir s'il valoit mieux terminer ce dernier acte de notre pièce³⁴ par de grands éclats de rire ou par quelque piquante ironie. J'étois encore occupé de ces malicieux projets, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

Sanudo parut, et sa vûe m'en imposa plus, que [je] ne m'y pouvois attendre. Il étoit en étolle et surpris, tenant un bougeoir d'une main et dans l'autre un crucifix d'ébène. Il posa son bougeoir sur la table, prit son crucifix dans ses deux mains, et me dit : " Mademoiselle, vous me voyez revêtu d'ornemens sacrés, qui vous doivent rappeler le caractère religieux imprimé sur toute ma personne. Prêtre d'un Dieu sauveur, je ne puis mieux remplir mon saint ministère, qu'en vous arrêtant sur le bord de l'abîme. Le démon du mal a troublé votre raison, pour vous entraîner en des penchans vicieux. — Détournez en vos pas, Mademoiselle ! rentrez dans le sentier de la vertu : pour vous il ne fut semé que de fleurs ; un jeune époux vous y tend la main. Il vous est présenté par ce vieillard vertueux, dont le sang coule dans vos veines. Votre père fut son fils. Ce père vous a précédé tous les deux, dans le séjour des âmes pures, et vous en montre les Chémins. Elevez vos yeux vers les lumières célestes, redoutez l'esprit de mensonge, qui fascinant vos regards, les égara parmi les Serviteurs de ce Dieu, dont il est l'éternel ennemi... " Sanudo dit encore plusieurs belles choses, faites pour opérer ma conversion. Si j'eusse été réellement Mademoiselle de Lirias, amoureuse de son confesseur, mais je n'étois qu'un polisson, afublé d'une jupe et d'une mantille et fort en peine de savoir comment tout ceci finiroit. Cependant Sanudo reprit haleine, et puis il me dit : " Venez Mademoiselle, tout est préparé pour vous ménager un moyen de sortir du cloître. Je vais vous conduire chez la femme de notre jardinier et l'on avertira la Mendoce de venir vous y prendre. " En même tems Sanudo m'ouvrit la porte. Aussitôt je m'élançai pour sortir et m'enfuir à toutes jambes ; et c'est certainement ce que j'eusse dû faire ; mais dans cet instant même, je ne sais quel mauvais génie m'inspira, d'ôter mon voile et de me jeter au cou du recteur, en lui disant : " Cruel ! voulez vous faire mourir l'amoureuse

³³ *Aut.*

³⁴ *Interl. aut.* : de notre pièce

Lirias ! ”

Sanudo me reconnut, et d'abord sa consternation fut extrême, ensuite il versa des larmes et donnant des marques du plus extrême désespoir, il repetoit : “ Mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de moi, daignez m'inspirer, et m'éclairer au milieu de mes doutes ! Mon Dieu, que dois-je faire ! ” Le pauvre recteur me fit compassion ; j'embrassai ses genoux et le priant de me pardonner, je lui jurai, que Véyras et moi, nous nous lui garderions le secret.

Sanudo me releva, me baigna de ses pleurs et me dit : “ Malheureux enfant, peut tu penser que la crainte de faire rire à mes depends, puisse me mettre en cet état ! Infortuné, c'est sur toi que je pleure. Tu n'a pas craint de profaner ce que notre religion a de plus saint ! Tu t'es joué du Tribunal sacré de la pénitence, je dois t'aller accuser à celui de l'inquisition. Les cachôts, les suplices seront ton partage. ” Ensuite m'embrassant avec l'expression de la plus profonde douleur, il me dit : “ Non mon enfant ne livre point ton ame au désespoir. J'obtiendrai peut-être que l'on nous abandonne ton chatiment. Il sera cruel, mais il n'aura point d'influence sur le reste de ta vie. ”

Après avoir ainsi parlé, Sanudo sortit en fermant la porte à double tour, et me laissa dans une consternation, que je vous laisse imaginer, et que je n'entreprendrai pas de decrire. L'idée du crime ne s'étoit jamais présentée à notre esprit, et nos inventions sacrilèges, ne nous avoient paru que des malices très innocentes. Les chatimens dont j'étois menacé me plongèrent dans un abatement qui m'ota jusqu'à la faculté de pleurer. Je restai dans cet état, je ne sais combien de tems ; enfin la porte s'ouvrit, je vis entrer le Père prefèt, suivi du pénitencier et de deux hommes qui me prirent sous les bras, et me conduisirent à travers je ne sais combien de corridors, jusqu'en une chambre écartée ; ils m'y jetterent et j'entendis plusieurs veroux se fermer sur moi.

Je repris mes sens et j'examinai ma prison. La lune qui donnoit en plein à travers les barreaux de ma fenêtre, me firent distinguer des murs charbonnés de divers inscriptions, et de la paille dans un coin.

Ma fenêtre donnoit sur un cimétière. Trois corps enveloppés dans leurs linceuls et couchés sur autant de brancards, avoient été déposés sous un portique. Cette vue me causa de la frayeur ; je n'osai regarder ni dans ma chambre ni dehors.

Bientôt j'entendis du bruit dans le cimétière et j'y vis entrer un capucin avec quatre fossoyeurs. Ils s'avancèrent vèrs le portique et le capucin dit : “ Voici le corps du Marquis de Valornez, vous le mettez dans la chambre d'imbalsamation. Quant à ces deux chretiens, vous les jetterez dans la nouvelle fosse ouverte d'hier. ” Le capucin n'eut pas plutôt achevé sa phrase, que j'entendis un long gémissement et trois spectres affreux se firent voir sur le mur du cimetièr.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration, l'homme qui nous avoit interrompu la première fois, vint lui parler d'affaires. Mais Rebecca enhardie par son premier succès, prit le même ton d'autorité, et dit : “ Monsieur le Chef, je veux absolument savoir ce que c'étoient que ces spectres, je ne me coucherai point sans cela ! ”

Le Bohemien promit de la satisfaire, son absence en effet ne fut pas d'une longue durée : il revint et reprit en ces termes le fil de son histoire :

Je vous ai dit, que trois spectres affreux s'étoient fait voir sur le mur du cimetièr. Cette apparition et le gémissement dont elle fut accompagnée causerent une frayeur mortelle aux quatre fosseyeurs, ainsi qu'à leur chef le capucin ; ils s'enfuirent en poussant de grands cris. Quant à moi j'eu peur aussi, mais l'effet en fut tout différent, car je restai comme cloué, près de ma fenêtre et dans un état voisin de l'aneantissement.

Je vis alors que deux spectres, s'élançerent d'abord, de dessus le mur, dans le cimetièr et donnèrent la main au troisième, qui paroissoit avoir un peu plus de peine à descendre. Puis d'autres spectres parurent et sauterent aussi dans le cimetièr, jusqu'au nombre de dix à douze. Alors le Spectre lourdeau, à qui les autres avoient donné la main, pour le faire descendre, tira de dessous son linceuil blanc, une lanterne sourde, vint sous le Portique examiner les trois morts, puis se tournant du côté des autres spectres, il leur dit : “ Mes amis, voici le corps du Marquis de Valonez ; vous avez vu le traitement que m'ont fait éprouver, les anes, mes confrères. Cependant ils s'étoient tous trompés, en prenant la maladie du Marquis pour une hydropsie de poitrine. Moi seul, moi le docteur Sangro Moreno, j'ai su toucher au but en y reconnoissant l'anguina polyposa, si bien decrite par les maitres de

l'art.

Cependant je n'eus pas plutôt nommé l'Anguina Polyposa, que vous avez vu les mines qu'on[t] faites les anes batés mes confrères honorables. Vous les avez vu lever les épaules et me tourner le dos, comme si je fusse un membre indigne de leur corps. Ah sans-doute le Docteur Sangro Moreno n'est pas fait pour figurer avec eux. Les aniers de la Galice et les mulétiers de l'Estremadoure ; voila les gens qu'il faudroit pour les conduire et leur faire entendre raison. Mais le ciel est juste : nous avons eu l'année passée une grande mortalité, parmi le betail, si l'épizotie se manifeste encore cette année ci ; soyez assuré, qu'aucun de mes confrères n'y sauroit échapper.

Alors le Docteur Sangro-Moreno restera maitre du champ de bataille, et vous mes chers disciples, vous y viendrez arborer l'étendard de la médecine Chymique. Vous avez vu que j'ai sauvé la jeune Lirias, par le seul effet d'un heureux mélange de Phosphore et d'Antimoine. Les demi-métaux et leurs savantes combinaisons, voilà les remedes héroïques ; propres à combattre et a vaincre tous les maux ; mais non pas les racines et les herbes, qui ne sont bonnes que pour être broutées par les anes batés mes honorables confrères.

Mes chers disciples vous avez été temoins des instances que j'ai faites à la Marquise de Valonez pour qu'il me fut permis, d'enfoncer seulement la pointe du Scapel dans la trachée artère de l'illustre Marquis ; mais séduite par mes ennemis, la Marquise n'y voulut jamais consentir. Enfin je me trouve en état de fournir mes preuves.

Ah combien je suis affligé que l'illustre Marquis ne puisse pas assister lui même à l'ouverture de son propre corps. Avec quel plaisir je lui montrerois la matière hydatique et polypeuse, prenant sa racine dans les bronches et poussant des ramaux jusque dans le Larinx !

Mais que dis-je : l'avare Castillon, indifférent aux progrès des sciences, nous refuse des choses dont lui même ne peut faire aucun usage. Si le Marquis eut eu le moindre gout pour la médecine, il nous eut abandonné ses poumons, son foye et tous ses visceres qui ne peuvent plus lui servir. Mais non ; il faut qu'au peril de notre vie, nous allions violer les asyles de la mort et troubler la paix des sepulcres.

Il n'importe mes chers disciples. Plus nous rencontrerons d'obstacles, et plus nous aurons de gloire à les surmonter. Courage donc et mettons à fin à cette grande entreprise. Lorsque vous aurez sifflé trois fois, vos camarades restés de l'autre côté de la muraille, passeront les échelles et tout de suite nous enleverons l'illustre Marquis.

On doit le feliciter d'être mort d'une maladie aussi rare, mais plus encore, d'être tombé dans les mains de gens habiles, qui ont reconnu sa maladie et l'ont nommé de son nom véritable.

Dans peu de jours nous serons dans le cas, de venir chercher ici, certain personnage illustre mort par l'effet... mais chut, il ne faut pas tout dire. ”

Le Docteur ayant achevé son discours, l'un de ses disciples siffla trois fois, et je vis des échelles que l'on passoit par dessus le mur. Ensuite le corps du Marquis fut entouré de cordes et passé de l'autre côté. Les spectres le suivirent, après quoi, l'on enleva les echelles. Lorsque je ne vis plus personne, je me mis a rire de bon cœur de la peur que j'avois eu.

Mais ici je dois vous rendre compte d'une manière particulière d'ensevelir en usage dans³⁵ quelques couvents de l'Espagne et de la Sicile. L'on y construit de petits cavaux obscurs où cependant la circulation de l'air devient tres vive par des courants que l'on menage avec art. L'on dépose dans ces cavaux certains corps que l'on veut conserver ; l'obscurité les préserve des insectes et l'air les desseche. Au bout de six mois, l'on ouvre le cavau, si l'opération a réussi les moines vont en procession en faire compliment à la famille. Puis ils mettent au mort un habit de Capucin et le placent dans un cavau destiné, non pas precisement à des corps saints, mais soupçonnés de sainteté.

Dans ces couvents le convoi n'accompagne les corps que jusqu'à la porte du cimétière, où des frères Lais viennent les prendre pour en disposer selon les ordres de leurs supérieurs. D'ordinaire l'on apportoit les corps le soir, les superieurs en déliberoient et puis on les portoit la nuit à leur destination.

³⁵ *Interl. aut.* : en usage dans

Beaucoup de corps n'étoient pas susceptibles d'être conservés.

Les Capucins vouloient desécher le Marquis de Valornez, ils alloient y procéder, lorsque les spèctres mirent les fosseyeurs en fuite. Ceux ci reparurent à la petite pointe du jour, marchant sur la pointe des pieds et serrés les uns contre les autres. Mais leur frayeur fut extrême, lorsqu'ils trouverent que le corps du Marquis avoit disparu. Ils jugèrent que le Diable l'avoit emporté. Bientôt après tous les moines arriverent armés de goupillons, aspergeant, exorcisant et braillant à tue tête. Quant à moi n'en pouvant plus de someil, je me jetai sur la paille, et m'endormis aussitôt.

Le lendemain ma première idée fut celle des chatimens dont j'étois menacé et la seconde celle des moyens de m'y soustraire. Véyras et moi nous avions tant pillé de garde manger, que les escalades nous étoient devenues familières. Nous savions aussi très bien détacher les barreaux d'une fenêtre et les replacer sans qu'il y parut. Je me servis d'un couteau que j'avois en poche, pour détacher un cloud, du bois de ma fenêtre. Avec ce cloud j'usai l'enchassure d'un barreau. J'y travaillai sans relache jusqu'à midi.

Alors le guichèt de ma porte s'ouvrit, et je reconnus le visage d'un frere lai qui servoit dans notre dortoir. Il me passa du pain avec une cruche d'eau et me demanda, s'il pouvoit m'être bon en quelque chose ? Je le priaï d'aller de ma part chez le père Sanudo, le conjurer de me faire donner des draps avec une couverture, étant juste que je fusse puni mais non pas que je fusse malpropre. Ce raisonnement fut pris en bonne part, on m'envoya ce que j'avois demandé ; l'on y joignit quelque viande pour me soutenir. Je demandois quand ma punition commenceroit. Le frère Lai me repondit qu'il l'ignoroit, mais que pour l'ordinaire on laissoit trois jours de reflexion. Il ne m'en falloit pas d'avantage et je fus tout-à-fait tranquille.

J'employai l'eau que l'on m'avoit donnée pour humecter l'enchassure de mur que je voulois user, et ce travail alloit grand train. Le barreau fut entièrement libre dès le matin du troisième jour. Alors je decoupai mes draps et ma couverture, j'en fis une chaine, qui ne ressembloit pas mal à une échelle de corde, et j'attendis la nuit, pour effectuer mon évacion. Il étoit tems d'y songer, car le guichetier m'avertit que le lendemain je devois être jugé par une jonte composée de Théatins et présidée par un membre du Saint office.

L'on apporta vèrs le soir un corps couvert d'un drap noir garni de franges d'argent ; je jugeai que c'étoit là le grand Seigneur dont avoit parlé Sangro-Moréno.

Lorsque la nuit fut bien noire et le silence assez profond, je degageai le barreau, j'attachai l'échelle et j'allai descendre, lorsque les spectres reparurent sur la muraille, c'étoient comme vous l'imaginez bien, les élèves du Docteur. Ils allerent droit au grand Seigneur defunt et l'enleverent, mais sans toucher au drap noir garni de franges d'argent.

Quand ils furent partis, j'ouvris ma fenêtre et je descendis le plus heureusement du monde. Ensuite je me proposai de poser contre le mur l'un des brancards et de m'en servir en guise d'échelle.

Comme j'allois y procéder, j'entendis, que l'on ouvroit la porte du cimétière, je courois me cacher dans le portique, je m'étendis sur le brancard et je me couvris du drap à franges, dont je relevai le coin, pour voir ce qui alloit entrer.

D'abord je vis entrer un ecuyer vetu de noir qui tenoit un flambeau d'une main et son épée dans l'autre. Puis venoient des valèts en deuil, enfin, une dame d'une beauté merveilleuse, couverte de crepes noirs depuis la tête jusqu'aux pieds.

La belle éplorée s'avança jusqu'à quelques pas de mon brancard, puis se jettant à genoux, elle profera ces paroles lamentables : “ Oh restes adorés du plus aimable des époux ; que ne puis-je comme une seconde Artémise, mêler vos cendres à ma boisson. Elles circuleroient avec mon sang et ranimeroient ce cœur qui n'a jamais battu que pour vous ; mais puisque ma réligion ne me permet point de vous servir de sépulcre vivant, je veux au moins vous enlever à la poussière de cette foule de morts. Je veux³⁶ arroser tous les jours de mes pleurs, les fleurs qui naitront sur votre tombe où mon dernier soupir nous reunira bientôt. ”

³⁶ *Gratté* : vous

Après avoir ainsi parlé, la dame se tourna du côté de son écuyer et lui dit : “ Don Diegue faites enlever le corps de votre maître, nous l’enterrerons ensuite auprès de la chapelle du jardin. ”

Aussitôt quatre valèts robustes se chargèrent de mon brancard, et s’ils croyoient porter un mort, ils ne se trompoient guère, car j’étois a moitié mort de frayeur.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de son histoire, on le vint chercher pour les intérêts de la Horde. Il nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE.

Nous restames encore en place ce jour là. Le Bohemien se trouva de loisir et Rebecca saisit la première occasion de lui demander la suite de son histoire ; il ne se fit pas beaucoup prier et commença en ces termes :

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN

Tandis que l’on me portoit sur mon brancard, j’avois fait un trou dans le drap noir, qui me couvroit. Je vis que la Dame étoit montée dans une litière drapée de noir, que son écuyer la suivoit à cheval et que mes porteurs se relayoient pour aller plus vite.

Nous étions sortis de Burgos, par je ne sais quelle porte et nous marchames environ une heure, après quoi l’on s’arrêta devant un jardin, à travers lequel on me porta dans un pavillon, ou je fus enfin déposé, dans le milieu d’une sale drapée de noir et que la lumière de quelques lampes, éclairoit assez foiblement.

“ Don Diegue, dit la Dame à son écuyer, retirez vous, je veux encore pleurer sur ces restes adorés, auxquels ma douleur me rejoindra bientôt. ”

Lorsque la Dame fut seule, elle s’assit devant moi et dit : “ Barbare voila donc où t’a conduit ton implacable fureur. Tu nous condamnas sans nous entendre, comment en repondras-tu au tribunal terrible de l’éternité ? ”

En ce moment vint une autre femme, elle avoit un poignard à la main et tout l’air d’une furie : “ Où sont, dit-elle, les restes infames de ce monstre à figure humaine. Je veux savoir s’il eut des entrailles, je les veux déchirer, je veux arracher son impitoyable cœur. Je veux l’écraser dans mes mains ; j’ai besoin d’assouvir ma rage ! ”

Il me parut alors qu’il étoit tems de me faire connoître. Je me débarrassai de mon drap noir et me jettant aux pieds de la Dame qui venoit de parler, je lui dis : “ Madame ayez pitié d’un pauvre écolier, qui s’est caché sous ce drap pour échapper au fouet !

— Petit malheureux, dit la Dame, où donc est le corps du Duc de Sidonia ?

— Il est, lui dis-je, entre les mains du Docteur Sangro Moréno, dont les disciples sont venus l’enlever cette nuit.

— Juste ciel, dit la Dame, lui seul a reconnu, que le Duc étoit mort par le poison. Je suis perdue !

— Ne craignez rien, lui dis-je, le Docteur n’osera jamais avouer les enlevemens qu’il fait au cimetière des capucins ; et ceux ci³⁷ qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent, se garderont bien d’avouer que Satan ait pris tant de pouvoir dans l’enceinte de leur couvent. ”

Alors la Dame au poignard, me regardant d’un air severe me dit : “ Et toi petit malheureux qui

³⁷ *Interl.*

nous repondra de ta discrétion ?

— Madame, lui repondis-je, je dois aujourd’hui être jugé par une jonte de Théatins, présidée par un membre de l’inquisition. Sans doute ils me condamneront a recevoir mille coups de fouêts. Je vous supplie de vous assurer de ma discrétion, en me derobant à tous les regards. ”

La Dame au poignard, au lieu de me repondre, ouvrit une trape ménagée au coin de la chambre et me fit signe d’y descendre. J’obeis et la trape se referma sur moi.

Je descendis un escalier très obscur qui me conduisit en un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un potau ; des chaines se présentèrent sous ma main ; puis mes pieds rencontrèrent une pierre sépulcrale, garnie d’une croix. Ces tristes objets n’invitoient pas au sommeil ; mais j’étois dans l’âge heureux où l’on dort en depit de tout. Je m’étendis sur ce marbre funeraire et je ne tardai pas à m’endormir très profondement.

Le lendemain en m’éveillant je vis ma prison éclairée par une lampe allumée dans un autre cavau, séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la Dame au poignard parut à la grille pour y déposer une corbeille couverte d’un linge. Elle voulut me parler, mais ses pleurs l’en empêchèrent. Elle se retira, me faisant entendre par signes que ce lieu lui rappeloit d’affreux souvenirs. Je trouvois dans sa corbeille, d’abondantes provisions et quelques livres. J’étois rassuré contre la fustigation j’étois sûr aussi de ne voir aucun Théatin ; et toutes ses considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain ce fut la jeune veuve, qui m’apporta ma provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n’en eut pas la force, et se retira sans pouvoir me dire un seul mot.

Le jour suivant elle revint encore, elle avoit sa corbeille sous le bras et dans sa main un grand crucifix. Elle me passa la corbeille à travers les barreaux, de ma grille. Ensuite elle appuya le crucifix contre le mur, se jeta sur ses genoux, et fit cette prière : “ Oh mon Dieu sous ce marbre reposent les restes mutilés d’un être doux et tendre. Il a sans doute pris sa place parmi les anges, dont il étoit l’image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier, pour celle qui vengea sa mort et pour l’infortunée dont le sort fut d’être complice involontaire et victime de tant d’horreurs ! ”

Ensuite la Dame continua sa prière, a voi basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s’approcha de la grille et me dit d’un ton plus calme : “ Mon jeune ami, dites moi s’il vous manque quelque chose et ce que nous pouvons faire pour vous.

— Madame, lui repondis-je, j’ai une tante appelée Dalanosa, qui demeure dans la rue des Théatins. Je voudrois bien qu’elle sut que j’existe, et que je suis en sûreté.

— Une pareille commission, dit la dame, pourroit nous compromettre. Je vous promès néanmoins de chercher les moyens de tranquilliser votre tante.

— Madame lui repondis-je, vous êtes la bonté même, et l’époux qui fit votre malheur dut sans doute être un monstre.

— Helas, dit la Dame, quelle erreur est la votre : Le Duc de Médina Sidonia étoit le meilleur et le plus sensible des hommes. ”

Le jour suivant ce fut l’autre Dame qui m’apporta ma provision. Elle me parut moins affectée ou du moins plus maitresse d’elle-même.

“ Mon enfant, me dit-elle, j’ai moi même été chez Madame Dalanosa. Cette femme paroît avoir pour vous la tendresse d’une mere ; et sans doute vous n’avez plus de parents ? ”

Je lui repondis que j’avois effectivement perdu ma mere en naissant, et qu’ayant eu le malheur de tomber dans l’encrier³⁸ de mon père, il m’avoit pour toujours banni de sa présence.

La Dame voulut avoir une explication de ce que je venois de lui dire. Je lui racontai mon histoire ; qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit : “ Mon enfant je crois que j’ai ri ; depuis longtems cela ne m’étoit arrivé. J’avois un fils, il repose sous le marbre où vous êtes assis. Je voudrois le retrouver en vous. J’ai nourri la Duchesse de Sidonia, je ne suis qu’une femme du peuple ; mais j’ai un cœur qui

³⁸ *Aut.*

sait aimer et haïr, et les personnes de ce caractère ne sont jamais à mépriser. ”

Je remerciai la Dame et l’assurai que j’aurois toujours pour elle les sentimens d’un fils.

Plusieurs semaines se passerent à peu près de la même manière ; les deux Dames s’accoutumerent à moi tous les jours d’avantage. La nourrice³⁹ me traitoit comme un fils et la Duchesse sembloit prendre⁴⁰ pour moi les sentimens d’une sœur. Elle passoit souvent plusieurs heures au souterain.

Un jour qu’elle paroissoit un peu moins triste que de coutume ; j’osai la prier de me faire le récit de ses infortunes ; elle s’en défendit longtems, enfin elle voulut bien céder à mes instances et s’exprima en ces termes :

HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE MÉDINA-SIDONIA.

Je suis la fille unique de Don Emanuel de Val-Florida, premier secretaire d’Etat mort depuis peu, honoré des regrêts de son maître et, m’a-t on dit, de ceux de plusieurs Rois, alliés de notre puissant Monarque. Je n’ai connu cet homme respectable, que dans les dernieres années de sa vie.

Ma jeunesse⁴¹ s’étoit passée dans les Asturies auprès de ma mère, qui séparée de son époux dans les premières années de son mariage, vivoit chez son père, le Marquis d’Astorgas, dont elle étoit l’unique héritiere.

J’ignore jusqu’à quel point ma mère mérita de perdre l’affection de son époux, mais je sais que les longues peines de sa vie, eussent suffi pour expier les fautes⁴² les plus graves. La mélancolie sembloit avoir pénétré tout son être. Il y avoit des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son sommeil même n’étoit pas exempt de tristesse. Des soupirs et des sanglots en troubloient la tranquillité.

Ce n’est pas que la séparation fut entière. Ma mère recevoit regulierement des lettres de son époux et lui repondoit de même. Elle avoit deux fois été le voir à Madrid. Mais le cœur de cet époux s’étoit fermé pour toujours. La Marquise avoit l’ame aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur son père et ce sentiment qu’elle porta jusqu’à l’exaltation mela quelque douceur à l’amertume de ses longues [*sic*] chagrins.

Pour ce qui me regarde, je serois embarrassée a définir le sentiment que ma mere me portoit ; elle m’aimoit sans doute, mais on eut dit, qu’elle craignoit de se mêler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, apeine osoit-elle me donner des conseils. Enfin s’il faut vous le dire, ayant offensée la vertu, elle ne se croyoit plus digne de l’enseigner à sa fille.

L’espèce d’abandon dans lequel on laissa mon enfance, m’eut sans doute privé des avantages d’une bonne éducation, si je n’avois eu près de moi la Giralda, d’abord nourrice, et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connoissez, vous savez qu’elle a l’ame forte et l’esprit très cultivé. Elle n’a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse des femmes. Mais une destinée irrésistible l’emporte sur tous ses soins.

Le mari de la Giralda avoit été connu par un caractère entreprenant, mais équivoque. Forcé de quitter l’Espagne, il s’étoit embarqué pour l’Amérique et ne donnoit point de ses nouvelles. La Giralda n’avoit eu de lui qu’un seul fils, qui fut mon frère de lait. Cet enfant étoit d’une beauté presque merveilleuse, ce qui fit lui donner le surnom d’Hermosito, qu’il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avoit nourri, nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître, jusqu’à notre septième année. Alors la Giralda pensa qu’il étoit tems d’instruire son fils de la difference des rangs, et de la grande distance que le sort avoit mise entre lui et sa jeune amie.

Un jour que nous avions eu quelque querelle d’enfant, la Giralda appela son fils et prenant un ton

³⁹ *Aut.*

⁴⁰ *Interl. aut.*

⁴¹ *Aut.* : Ma jeunesse

⁴² *Interl. aut.* : les fautes

fort sérieux, elle lui dit : “ Mon enfant n’oubliez jamais que Mademoiselle de Val-Florida, est votre maîtresse et la mienne ; et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison. ” Hermosito se le tint pour dit ; il n’eut d’autres volontés que les miennes : il mettoit même son étude à les deviner et les prévenir. Cette obéissance entière paroïsoit avoir pour lui des charmes inexprimables ; et moi je pris beaucoup de plaisir à le voir m’obéir en toute chose⁴³

La Giralda vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d’être, qui s’étoit établie entre nous, et se proposa de nous séparer dès que nous aurions treize ans. Se croyant assurée par là, de pouvoir mettre des bornes à ce sentiment, elle n’y pensa plus et tourna son attention vers d’autres objets.

La Giralda comme vous le savez a l’esprit très cultivé ; de bonne heure elle mit entre nos mains, quelques bons auteurs Espagnols et nous donna une idée générale de l’histoire ; voulant aussi nous former le jugement, elle nous fesoit raisonner nos lectures et montrait comment on pouvoit en faire le sujet d’utiles réflexions.

Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu’ils commencent à lire l’histoire, de se passionner pour les personnages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas là, mon héros devenoit aussitôt celui de mon jeune ami ; et si j’en changeois, il adoptoit aussitôt mon nouvel engouement.

Je m’étois si parfaitement accoutumée à la soumission d’Hermosito, que la moindre résistance de sa part, m’eut fort étonnée ; mais cela n’étoit point à craindre et je fus de moi-même obligée à mettre des bornes à mon autorité, ou du moins à n’en user qu’avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant, que je voyois au fond d’une eau claire et profonde. Hermosito s’y précipita dans le même instant et faillit à se noyer. Une autre fois voulant atteindre un nid dont j’avois envie, une branche cassa sous lui, le fit tomber et lui fit beaucoup de mal. Depuis lors je mis de la circonspection à temoigner mes désirs, mais en même tems je trouvai qu’il étoit beau d’avoir un pouvoir aussi grand et de n’en point user. Ce fut là, si je m’en rappelle bien, mon premier mouvement d’orgueil, je crois en avoir eu quelques autres depuis.

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu’Hermosito l’eut finie, sa mère lui dit : “ Mon fils, aujourd’hui nous avons célébré, le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n’êtes plus un enfant et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle que vous l’avez été jusqu’apresent. Prenez congé d’elle, demain vous partirez, pour vous rendre en Navarre auprès de votre grand père. ”

La Giralda n’eut pas plutôt achevé sa phrase, qu’Hermosito donna les marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s’évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, j’étois plutôt occupée à le consoler, que je ne partageois son chagrin ; je le regardoit comme un être tout-à-fait dependant de moi, qui ne respiroit pour ainsi dire qu’avec ma permission. Je trouvois donc son désespoir une chose toute naturelle, mais j’étois fort éloignée de croire lui devoir le moindre retour. D’ailleurs j’étois trop jeune et trop accoutumée à le voir, pour que sa beauté merveilleuse, put faire sur moi quelque impression.

La Giralda n’étoit point de ces personnes, que l’on peut toucher par des pleurs, celles d’Hermosito furent inutiles, il lui fallut partir ; mais au bout de deux jours, le muletier auquel on l’avoit confié, vint avec un air fort affligé nous dire, qu’en passant par un bois, il avoit quitté ses mules seulement cinq minutes, et qu’en revenant il ne l’avoit plus trouvé ; qu’il l’avoit en vain appelé, puis cherché dans toute la forêt, et qu’aparament les loups l’avoient mangé. La Giralda parut moins affligée que surprise. “ Vous verrez, dit-elle, que ce petit obstiné nous reviendra. ” Elle ne se trompa point : bientôt nous vîmes arriver le jeune fugitif ; il embrassa les genoux de sa mère et lui dit : “ Je suis né pour servir Mademoiselle de Val-Florida, et je mourrai si l’on veut m’écarter de la maison. ”

Peu de jours après la Giralda reçut une lettre de son mari, qui depuis très longtems n’avoit pas donné de ses nouvelles. Il disoit avoir fait fortune à la Vera-Cruz ; ajoutant que⁴⁴ si son fils vivoit encore, il seroit charmé de l’avoir auprès de lui. La Giralda qui vouloit à tout prix écarter son fils, ne manqua pas d’accepter la proposition. Hermosito depuis son retour ne demuroit plus au chateau, on

⁴³ *Aut.*

⁴⁴ *Interl. aut.*

l'avoit logé dans une ferme que nous avions sur les bords de la mer. Un matin sa mère alla l'y trouver et le força de s'embarquer sur un bateau de pêcheur, dont le patron avoit promis de le conduire à bord d'un navir américain. Hermosito s'embarqua, mais pendant la nuit, il se jetta à la nage et gagna la côte. La Giralda le força de se rembarquer encore. C'étoient autant de sacrifices qu'elle fesoit à son devoir ; il étoit aisé de voir combien ils coutoient à son cœur.

Tous les événements que je viens de rapporter s'étoient suivis de fort près ; ensuite il en survint de bien tristes. Mon grand père tomba malade, ma mère depuis longtems consumée par une maladie de langueur, n'eut plus qu'autant de forces qu'il en falloit pour le soigner et confondit son dernier soupir avec celui du Marquis d'Astorgas.

Mon père avoit été tous les jours attendu dans les Asturies, mais le Roi ne put se résoudre à le laisser partir, et l'on dit, que l'état des affaires ne permettoit pas son éloignement. Le Marquis de Val-Florida écrivit à la Giralda dans les termes les plus touchants et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte.

Mon père avoit pris en son service, tous les domestiques du Marquis d'Astorgas, dont j'étois la seule hérétière. Ils se mirent en route avec moi et me composèrent un cortège tres brillant. La fille d'un secretaire d'Etat est d'ailleurs toujours assez sûre d'être bien accueillie, d'un bout de l'Espagne à l'autre, et les honneurs que je reçus dans ce voyage contribuerent, je crois, à faire naître dans mon esprit, les vues ambitieuses, qui depuis ont décidé de mon sort.

En approchant de Madrid, je fus distraite de ce sentiment par une autre espèce d'orgueil. J'avois vu la Marquise de Val Florida aimer son père jusqu'à l'adoration, le respecter jusqu'à l'idolatrie, ne respirer, n'exister que pour lui, et me traiter avec une sorte de froideur. Aprésent j'allois avoir un père pour moi ; je me promettois de l'aimer de toute mon ame, je voulois même contribuer à son bonheur. Cet espoir me rendoit fiere, j'oubliois mes quatorze ans, et je me croyois une grande personne ; cependant je n'avois pas quatorze ans finis.

Ces idées flatteuses m'occupoient encore, lorsque ma voiture entra dans la porte de notre hotel. Mon père me reçut au bas de l'escalier et me fit mille tendres caresses. Bientôt un ordre du Roi l'appela à la cour. Je me retirai dans mon appartement ; mais j'étois fort agitée et je passai la nuit sans dormir.

Le lendemain matin mon père me fit appeler ; il prenoit son chocolat, et me fit déjeuner avec lui. Ensuite il me dit : “ Ma chère Eléonore mon intérieur est triste et mon humeur en est devenue un peu sombre ; mais puisque vous m'êtes rendue, j'espère voir desormais des jours plus serains. Mon cabinet vous sera toujours ouvert : apportez-y quelque ouvrage de femme, j'ai un cabinet plus retiré pour les conferences et le travail secrèt. Je chercherai dans l'intervalle des affaires, des moments pour causer avec vous, et j'espère en ces doux entrétiens, retrouver quelque image de ce bonheur domestique que j'ai depuis si longtems perdu. ”

Après m'avoir ainsi parlé, le Marquis sonna, son secretaire entra portant deux corbeilles, dont l'une renfermoit les lettres arrivées ce jour là, l'autre les lettres arrierées dont on avoit retardé l'expédition.

Je fus encore une heure dans ce cabinet et je revins pour celle du diner. J'y trouvai quelques uns des amis intimes de mon père, employés comme lui dans les affaires les plus importantes. Ils en parlerent devant moi sans se gêner ; à leurs graves reflexions, je melai des mots naïfs qui les amuserent. Je crus m'appercevoir qu'ils interressoient mon père et j'en conçus un plaisir très vif. Le lendemain je me rendis chez lui, dès que je sus qu'il étoit dans son cabinet ; il prenoit son chocolat et me dit d'un air très satisfait : “ C'est aujourd'hui Vendredi, nous aurons des lettres de Lisbonne. ” Ensuite il sonna, le Secrétaire apporta les deux corbeilles : mon père fouilla d'un air empressé dans celle des nouveautés. Il en tira une lettre qui contenoit deux feuilles, l'une chiffrée qu'il remit à son secretaire, l'autre écrite qu'il se mit à lire lui même, avec un air de complaisance et de satisfaction.

Tandis qu'il étoit occupé de cette lecture, j'avois pris l'enveloppe de la lettre, et j'en considerois le cachèt. Il étoit enrichi d'une toison, chargé d'un mantau ducal. Helas ! ces pompeuses armoiries devoient un jour être les miennes. Le jour suivant vint la poste de France et successivement toutes les autres, mais aucune n'interressa mon père autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut revolue et que nous fumes au vendredi ; comme mon père prenoit son

chocolat, je lui dis, d'un air très satisfait : “ C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons des lettres de Lisbonne. ” Ensuite je lui demandai la permission de sonner, et lorsque le Secrétaire entra, je courus fouiller dans la corbeille. J'en tirai la lettre favorite et j'allai la présenter à mon père, qui pour m'en récompenser m'embrassa tendrement.

Je repetai le même manège plusieurs vendrédis de suite. Ensuite un jour je m'enhardis jusqu'à demander à mon père, ce que c'étoit que cette lettre, qu'il distinguoit ainsi de toutes les autres ; “ Cette lettre, me répondit-il, est de notre ambassadeur à Lisbonne, le Duc de Médina Sidonia, mon ami, mon bienfaiteur et plus que tout cela, car je crois de bonne foi, que mon existence est attachée à la sienne.

— En ce cas, lui dis-je, cet aimable Duc a droit à m'interresser aussi. Je dois chercher à le connoître ; je ne vous demande pas à savoir ce qu'il vous écrit en chiffres, mais je vous conjure de me lire la feuille écrite. ” Cette proposition parut mettre mon père dans une colère véritable, il me traita d'enfant gâtée, volontaire et remplie de fantaisies. Il me dit encore d'autres choses fort dures. Ensuite il se radoucit, et non seulement il me lut la lettre du Duc de Sidonia, mais il m'en fit présent. Je l'ai là haut et je vous l'apporterai la première fois que je viendrai vous voir.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint le chercher pour les intérêts de la Horde, et nous ne le revimes plus de la journée.

VINGT HUITIÈME JOURNÉE.

Le déjeuner nous rassembla tous d'assez bonne heure. Ensuite voyant que le Chef Bohémien se trouvoit de loisir, Rebecca le pria de reprendre la suite de son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

La Duchesse m'apporta effectivement la lettre dont elle m'avoit parlé la veille, elle étoit ainsi conçue :

Le Duc de Médina Sidonia au Marquis de Val-Florida !

Vous trouverez cher ami dans la dépêche chiffrée la suite de nos négociations. Ici je veux encore vous parler de ce qu[i] se passe à la cour dévote et galante où je suis condamné à vivre. Un de mes gens doit porter la lettre à la frontière, ce qui fait que je m'étendrai sur ce sujet avec plus de confiance.

Le Roi Dom Pedre de Bragance continue à faire des couvents le théâtre de ses galanteries. Il a quitté l'Abesse des Urselines pour la Prieure des Visitandines.

S. M. veut que je l'accompagne dans ses amoureux pèlerinages et pour le bien des affaires, il faut m'y prêter. Le Roi se tient chez la Prieure, séparé d'elle, par une grille menaçante, qui, dit-on, par un mécanisme secret, peut s'abaisser sous la main toute puissante du Monarque.

Nous autres sommes repandus dans d'autres parloirs, dont les plus jeunes récluses nous font les honneurs. Les Portugois trouvent un extrême plaisir à la conversation des religieuses, qui pourtant n'a guère plus de sens que le ramage des oiseaux en cages, à qui elles ressemblent d'ailleurs, par la cloture où elles vivent. Mais la touchante pâleur de ces vierges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu'elles font du langage de la piété, leur ignorance naïve et leurs vagues désirs, voila sans doute ce qui charme les jeunes Seigneurs de notre cour et ce qu'ils ne trouveroient pas chez les Dames de Lisbonne.

D'ailleurs tout dans ces retraites porte à l'ivresse de l'ame et des sens. L'air qu'on y respire est embaumé, par les fleurs entassées devant les images des Saints. L'œil au de la des parloirs entrevoit des dortoirs solitaires, également parés et parfumés ; les sons de la guitare profane s'y confondent, avec les accords des orgues sacrées et couvrent le doux chuchotage de jeunes amants collés aux deux côtés d'une grille. — Telles sont les mœurs des religieuses Portugaises.

Pour moi, je puis pendant quelques instants me mêler à ces tendres folies, mais ensuite les propos caressants de passion et d'amour ne tardent pas à me rappeler des idées de crime et de meurtre. Je n'ai pourtant jamais commis qu'un meurtre, je n'ai assassiné qu'un ami, l'homme qui sauva vos jours et les miens. Les manières galantes du beau monde ont amené ces événemens funestes qui flétrirent ma vie, en cet âge d'épanouissement, où mon ame s'ouvrait au bonheur ainsi qu'à la vertu ; et sans doute elle se fut ouverte à l'amour. Mais ce sentiment ne put naître au milieu de si cruelles impressions. Je n'entendois pas parler d'amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant je sentois le besoin d'aimer, ce qui dans mon cœur fut devenu de l'amour devint un sentiment général de bienveillance qui cherchoit à se répandre autour de moi.

J'aimai mon pays, j'aimai mes semblables, j'aimai surtout ce bon peuple Espagnol, si fidèle à ses Rois, à son culte, à sa parole. Les Espagnols me rendirent amour pour amour, et la cour trouva que l'on m'aimoit trop. Depuis lors dans un exil honorable, j'ai pu servir mon pays, j'ai pu contribuer au bonheur de mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité a rempli mon existence de sentimens assez doux. Pour ce qui est de cet autre amour dont se fut embelli le printemps de ma vie, quel bien en pourrais-je entendre [*sic*] aujourd'hui. Je l'ai résolu, je serai le dernier des Sidonia. Je sais que les filles des grands ambitionnent de s'unir à moi ; mais elles ignorent que ce don de ma main est un dangereux présent. Mon humeur ne peut s'accommoder aux mœurs du jour. Nos pères ont vu dans leurs épouses les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison étoient dans l'antique Castille, les punitions de l'infidélité. Je suis loin de blamer mes ancêtres, je ne voudrois pas être dans le cas de les imiter ; et comme je vous l'ai dit, il vaut mieux que ma maison finisse en moi...

Comme mon père en étoit à cet endroit de la lettre, il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture ; mais je fis si bien qu'il la reprit et lu[t] ce qui suit :

Je me rejouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Eléonore ; la raison à cet âge doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous m'en dites me prouve que vous êtes heureux et me rend heureux moi même.

Je n'en pus entendre d'avantage, j'embrassai les genoux de mon père. Je fesois son bonheur. J'en étois sûre, j'étois transportée de plaisir.

Lorsque ces premiers moments de joie se furent passés, je demandai, quel âge avoit le Duc de Sidonia ? “ Il a (me répondit mon père) cinq ans de moins que moi, c'est à dire trente cinq. Mais, ajouta-t-il, c'est une de ces figures qui restent longtems jeunes. ”

J'étois dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes. Un garçon qui n'eut eu comme moi que quatorze ans ne m'eut paru qu'un enfant tout à fait indigne de mon attention. Mon père ne me paroissoit point vieux, et le Duc étant plus jeune que mon père, me sembloit devoir être un jeune homme. Ce fut là l'idée que j'en pris alors, et cette première impression contribua je crois dans la suite à décider mon sort.

Ensuite je demandai ce que c'étoit que ces meurtres, dont parloit le Duc ? Ici mon père devint très sérieux. Il donna quelques instans à la réflexion et puis il me dit : “ Ma chère Eléonore ce sont des événemens qui ont un rapport intime, avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrais peut-être pas vous en parler, mais tôt ou tard votre curiosité s'y porteroit d'elle-même ; et plutôt que de la laisser s'aiguïser sur un sujet aussi délicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi même. ” Après ce preambule, mon père me fit l'histoire de sa vie et la commença en ces termes :

HISTOIRE DU MARQUIS DE VAL-FLORIDA.

Vous savez que la maison d'Astorgas, a fini dans la personne de votre mère. Cette famille et celle de Val Florida étoient les plus anciennes dans les Asturies et le vœu général de la Province me destinoit la main de Mademoiselle d'Astorgas. Accoutumés de bonne heure à cette idée, nous avons pris l'un pour l'autre tous les sentimens qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retarderent cependant notre union et je ne me mariaï qu'à l'âge de vingt cinq⁴⁵ ans finis.

Six semaines après celle de notre noce, je dis à mon épouse, que tous mes ancêtres ayant donné la préférence à la carrière des armes, je croyois que l'honneur me prescrivoit de suivre leur exemple et que d'ailleurs il y avoit en Espagne beaucoup de garnisons, où nous passerions notre tems plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val Florida me repondit, qu'elle seroit toujours de mon avis dans les choses où je croirois mon honneur interessé. Il fut donc décidé que je servirois. J'en écrivis au ministre, et j'obtins une compagnie de Cavalerie dans le régiment de Médina Sidonia. Il étoit en garnison à Barcelone, je m'y rendis avec mon épouse et c'est là que vous êtes née.

La guerre se déclara, nous fumes envoyés en Portugal, pour y faire partie de l'armée de Don Sarche de SAVEDRA. Ce général ouvrit la campagne par le fameux combat de Villa Marga. Notre régiment alors le plus fort de l'armée reçut ordre de détruire une colonne angloise, qui formoit l'aile gauche de l'ennemi. Deux fois nous chargeames inutilement, nous nous préparions à une troisième charge, lorsqu'un Heros inconnu nous apparut. Il étoit dans la fleur de la jeunesse et revetu d'armes éclatantes. " A moi, dit-il ; je suis votre chef, le Duc de Sidonia. " Certes, il fit bien de se nommer, car peut être l'eussions nous pris pour l'ange des batailles, ou pour quelque autre Prince de l'armée céleste. Son air avoit véritablement quelque chose de divin.

La colonne angloise fut détruite et notre régiment eut tout l'honneur de la journée. J'ai lieu de croire qu'après le Duc, ce fut moi qui fit les plus belles actions. Du moins j'en reçus un temoignage très flatteur, par l'honneur que notre illustre colonel me fit, de me demander mon amitié. — De sa part ce n'étoit point un vain compliment : nous devi[n]mes véritablement amis, sans que ce sentiment prit chez le Duc aucun caractère de protection, ni chez moi quelque tinte d'infériorité. L'on reproche aux Espagnols une certaine gravité, qu'ils mettent dans leurs manières, mais c'est pourtant en évitant la familiarité que nous savons être fiers sans orgueil et respectueux avec noblesse.

L'heureux succès de l'affaire de Villa Marga, donna lieu à plusieurs avancemens. Le Duc eut le grade de Major de Bataille, qui repondoit à ce qu'on appelle aujourd'hui, Marechal de camp, et quelque fois aussi Sergent général, en même tems on lui confia un corps. Je fus fait Lieutenant Colonel et placé près du Duc, en qualité de premier aide de camp.

On nous donna la comission périlleuse de disputer à l'ennemi le passage du Douro. Le Duc prit un poste avantageux et s'y maintint assez longtems ; enfin nous fumes attaqués par toute l'armée angloise, la supériorité du nombre ne put nous determiner à la retraite, le carnage étoit affreux et notre perte certaine, lorsqu'un nommé Vanberg, Colonel des bandes Vallones nous amena un renfort de trois mille hommes. Il fit des prodiges de valeur, et non seulement il nous tira d'affaire mais nous fit garder le champ de bataille. Neanmoins nous fumes ensuite obligés de réjoindre le gros de l'armée.

Le lendemain de l'affaire, comme nous faisons notre retraite de concert avec les Vallons, le Duc m'aborda et me dit : " Mon cher Val Florida, le nombre de deux est je le sais, celui qui convient à l'amitié, on ne peut le passer, sans blesser ses saintes loix, mais je crois que le service eminent que Vanberg nous a rendu, mérite une exception. Il me paroît que la reconnoissance nous fait un devoir de lui faire l'offre de votre amitié, comme de la mienne et de l'admettre en tiers dans le nœud qui nous lie. "

Je fus de l'avis du Duc, qui se rendit chez Vanberg, et lui fit des offres d'amitié avec une solemnité

⁴⁵ *Aut.*

qui répondoit à l'importance qu'il attachoit au titre d'ami. Vanberg en parut surpris : “ Monsieur le Duc, dit-il, votre Excellence me fait beaucoup d'honneur, mais j'ai l'habitude de m'ennivrer presque tous les jours. Lorsque je ne suis pas sou, je joue le plus gros jeu que je puis. Si votre Excellence n'a pas les mêmes habitudes, je ne crois pas que notre liaison puisse être de quelque durée. ”

Cette réponse déconcerta le Duc, mais elle le fit rire. Il assura néanmoins Vanberg de tout[e] son estime ; ensuite il s'employa avec chaleur pour qu'il fut récompensé d'une manière éclatante ; mais Vanberg vouloit des récompenses lucratives. Le Roi lui donna la Baronie de Deulen, située dans l'arrondissement de Malines ; et le même jour il la vendit à Walter Wandyk bourgeois d'Anvers et livrancier de l'armée.

Nous primes nos quartiers d'hiver à Coimbre, l'une des plus grandes villes du Portugal. Madame de Val Florida vint m'y joindre, elle aimoit le monde, et j'ouvris ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le Duc et moi nous primes peu de part aux plaisirs de la société ; des occupations sérieuses remplissoient tous nos moments. La vertu c'étoit l'idole du jeune Sidonia, le bien public sa chimère. Nous faisons une étude particulière de la constitution de l'Espagne et beaucoup de plans pour sa prospérité future. Afin de rendre les Espagnols heureux, nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu, et puis les détacher de leur intérêt, ce qui nous paroissoit très facile. Nous voulions aussi ranimer l'antique esprit de chevalerie. Chaque Espagnol devoit être aussi fidèle à son épouse qu'au Roi et chacun devoit avoir un frère d'armes. Moi j'étois déjà celui du Duc. Nous n'étions pas éloignés de croire que le monde s'entretiendroit⁴⁶ un jour de notre amitié ; et qu'à notre exemple les âmes honêtes, se prenant ainsi deux à deux, rendroient à l'avenir les chemins de la vertu plus faciles et plus sûrs.

Ma chère Eléonore j'aurois honte de vous parler de ces folies, mais depuis longtems on en a fait l'observation, les jeunes gens qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme, peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands ; au contraire les jeunes Catons refroidis encore par l'âge, ne peuvent plus s'élever au dessus des strictes calculs de l'intérêt. Leur âme rétrécit leur esprit, et les rend tout à fait incapables des conceptions qui constituent l'homme d'Etat, ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions

Livrant ainsi notre imagination à des vertueux écarts, nous espérions un jour recommencer en Espagne, les regnes de Saturne et de Rhée, mais pendant ce tems là, Vanberg y ramenoit réellement l'âge d'or. Il avoit tiré huit cent mille livres tournois de la vente de sa Baronie de Deulen, et il avoit déclaré, et s'étoit engagé sur sa parole d'honneur, non seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois que devoit durer notre quartier d'hiver, mais encore de faire cent mille francs de dettes. Notre prodigue Flamand trouva ensuite que pour satisfaire à sa parole, il lui falloit dépenser quatorze cent pistoles par jour, ce qui n'étoit pas très facile dans une ville, comme Coimbra. Il craignit de s'être avancé trop légèrement ; on lui représenta qu'il pouvoit employer une partie de son argent à secourir les misérables et faire des heureux ; mais Van Berg rejetta cette idée ; il dit qu'il s'étoit engagé à dépenser et non pas à donner et que sa délicatesse ne lui permettoit point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent ; et même son jeu n'y pouvoit entrer pour rien, car il avoit la chance de gagner et l'argent perdu n'étoit pas un argent dépensé.

Un si cruel embarras parut affecter van Berg ; il eut quelques jours l'air préoccupé, enfin il trouva un biais⁴⁷, qui lui sembla mettre son honneur à couvert. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, musiciens, comédiens et d'autres personnes d'une profession encore plus joyeuse. Il donnoit de grands répas le matin, bal et comédie le soir et des cocagnes devant la porte de son Hotel, et si malgré tous ses soins, l'on n'avoit pu dépenser les mille quatre cent pistoles, il fesoit jeter le surplus par les fenêtres, disant qu'une pareille action ne dérogeoit point à la prodigalité.

Lorsque Van-Berg eut ainsi mis sa conscience en repos, il reprit toute sa gaieté. Il avoit beaucoup d'esprit naturel et en mettoit infiniment à défendre ses bizarres travers sur lesquels on l'attaquoit

⁴⁶ *Surch. aut.* : entendroit

⁴⁷ *Aut.*

partout. Ce plaidoyer auquel il s'étoit souvent exercé donnoit à sa conversation quelque chose de brillant, et le distinguoit surtout de nous autres Espagnols, qui avons tous beaucoup de reserve et de sérieux.

Van-Berg venoit souvent chez moi, aussi bien que les autres officiers de distinction ; mais il venoit aussi dans les moments où je n'y étois pas. Je le savois et je n'en pris point d'ombrage, parceque je m'imaginois qu'un excès de confiance lui persuadoit, qu'il étoit le bien venu partout et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant et des bruits injurieux à mon honneur ne tardèrent pas à se repandre ; je les ignorois, mais le Duc en étoit informé. Il savoit combien j'étois attaché à mon épouse, et l'amitié qu'il avoit pour moi, le fesoit souffrir à ma place.

Un matin le Duc se rendit chez Madame de Val Florida, se jetta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs et de ne plus voir Van-Berg dans les moments ou elle seroit seule. Je ne sais trop ce qu'on lui répondit.

Ensuite le Duc se rendit chez Van-Berg avec l'intention de lui parler, sur le même ton, et de le ramener à des sentimens plus conformes à la vertu. Il le trouva sorti et revint dans l'après diné. La chambre étoit remplie de monde, mais Vanberg étoit seul, assis à une table de jeu, remuant des dés dans un cornet, et surement un peu pris de vin.

Le Duc l'aborda d'un air amical et lui demanda en riant des nouvelles de sa dépense.

Van-Berg le regardant d'un air de⁴⁸ couroux, lui répondit : “ Je fais de la dépense pour recevoir mes amis et non pas les malhonêtes gens, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. ” Plusieurs personnes l'entendirent.

“ Est ce moi, dit le Duc, qu'on peut appeler un malhonête homme ? Van-Berg retractez ce propos.

— Je ne me retracte jamais ! répondit Vanberg. ”

Le Duc mit un genou en terre, et dit : “ Vanberg vous m'avez rendu des services éclatants, pourquoi cherchez vous à mes déshonorer. Je vous en conjure reconnoissez moi pour un honête homme. ”

Van-Berg répondit encore je ne sais quoi d'injurieux.

Le Duc se releva avec l'air le plus calme : il prit un poignard, qu'il avoit à sa ceinture et le posa sur la table, puis il dit : “ Ceci ne peut plus finir par un duel ordinaire. L'un de nous deux y doit rester et le plutôt sera le mieux : jettons les dez l'un après l'autre, celui qui amènera le plus gros point, prendra ce poignard et l'enfoncera dans le cœur de son adversaire. “ Bravo, dit Van-berg, voilà ce qui s'appelle un gros jeu. Je jure Dieu, que si je gagne, je ne vous épargnerai pas ! ”

Les spectateurs saisis d'un sentiment d'effroy restèrent immobiles.

Vanberg jetta les dez et amena double deux : “ Diable, dit-il, j'ai mauvois jeu ! ”

Le Duc prit le cornet et amena six et cinq. Il prit le poignard et l'enfonça dans le sein de Van-Berg. Ensuite se tournant vèrs les spectateurs, avec le même sang froid, il leur dit : “ Messieurs je vous laisse le soin de rendre les derniers devoirs à ce jeune homme, que sa valeur héroïque eut rendu digne d'un meilleur sort. Pour moi je vais chez le Grand Prevost de l'armée, me remettre entre ses mains et me soumettre à la justice du Roi. ”

Vous pouvez imaginer le bruit que fit cette affaire. Le Duc étoit non-seulement aimé des Espagnols, mais même des Portugois nos ennemis ; lorsqu'on en fut informé à Lisbonne, l'Archevêque de cette ville, qui est en même tems Patriarche des Indes, prouva que la maison où le Duc étoit arrêté à Coimbre appartenoit au Chapitre et avoit de tout tems été regardé comme un asyle ; et qu'ainsi la personne du Duc s'y trouvoit en sûreté et hors des atteintes du bras séculier. Le Duc fut sensible à cette marque d'intérêt, mais il déclara ne vouloir point profiter de cette franchise.

L'Auditeur général commença d'informer contre le Duc ; mais le Conseil de Castille voulut s'en meler ; ensuite le grand justicia⁴⁹ d'Arragon dont la charge vient d'être supprimée, prétendit que le Duc étoit son justiciable, comme originaire de la Province et l'un des anciens Ricos-Hombres. Toute

⁴⁸ *Interl. aut.* : air de

⁴⁹ *Surch. aut.* : justice

cette émulation ne venoit que du desir que chacun avoit de sauver le Duc.

Au milieu de tout ce bruit, je me tuois à demander ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce duel. Enfin quelqu'un de charitable eut pitié de moi, et m'instruisit de la conduite de Madame de⁵⁰ Val Florida.

Je m'étois persuadé, je ne sais par quelle raison, que ma femme ne pouvoit aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de⁵¹ me pouvoir convaincre du contraire, enfin quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumières, j'allai chez Madame de Val Florida et je lui dis : " Madame, l'on m'écrit que votre père est malade, je crois qu'il seroit convénable, que vous fussiez auprès de lui. Votre fille d'ailleurs demande vos soins ; et c'est je crois en Asturie où vous devez vivre désormais. " Madame de Val-Florida baissa les yeux et reçut son arret avec résignation. Vous savez comment nous avons vécu depuis, votre mère avoit mille qualités estimables ; et même des vertus auxquelles j'ai toujours rendu justice.

Pendant le procès du Duc avoit pris la tournure la plus singulière. Les officiers Vallons en avoient fait une affaire de corps et nationale. Ils dirent que⁵² puisque les Grands d'Espagne se permettoient d'assassiner les Flamands, ils alloient tous quitter le service. Les Espagnols soutenoient au contraire, que ceci étoit un duel et non point un assassinat. La chose alla si loin, que le Roi fit assembler une Jonte, composée de douze Espagnols et de douze Flamands, non pas pour juger le Duc, mais seulement pour décider la question du duel ou de l'assassinat.

Les douze officiers Espagnols votèrent les premiers, et comme on peut le croire, ils décidèrent en faveur du Duel. Les onze premiers Vallons furent de l'avis contraire, ne motivèrent point leur avis et firent en tout beaucoup de bruit.

Le douzième qui votoit le dernier, parcequ'il étoit le plus jeune, s'étoit déjà fait connoître par plusieurs affaires d'honneur. Il s'appeloit Don Juan van Worden.

Ici j'interrompis le Bohémien et je lui dis : " J'ai l'honneur d'être fils, de ce brave Van Borden [*sic*], et je me flatte, qu'il ne se trouvera rien dans votre récit dont mon respect puisse s'offenser.

— Monsieur, me répondit le Bohémien, je repeterai fidèlement ce que le Marquis de Val Florida en a dit à sa fille :

Lorsque le tour de voter vint à Don Juan Van Worden, il prit la parole, et s'exprima en ces termes : " Messieurs, je crois, que deux choses constituent la nature du duel, la première est le défi, ou bien à son défaut la rencontre. Secondement l'égalité des armes, ou bien à son défaut l'égalité des chances. Car par exemple un homme armé d'un fusil pourroit se battre contre un autre armé d'un pistolet de poche, pourvu que le premier tira à cent pas, et le second à quatre. Si l'on étoit une fois convenu, lequel tireroit le premier. Dans le cas qui nous occupe, la même arme devoit servir à tous les deux. Ainsi l'égalité ne pouvoit être plus entière. Les déz n'étoient point faux, ainsi l'égalité des chances y étoit aussi. Enfin le défi fut nettement prononcé et accepté.

J'avoue qu'il est affligeant de voir le duel qui est le plus noble des combats, rabaissé jusqu'au niveau d'un jeu de⁵³ hazard, sorte d'amusement, qu'un homme d'honneur ne doit se permettre qu'avec la plus extrême réserve. Mais d'après les principes que je viens d'établir, il me paroît incontestable que l'affaire qui nous occupe étoit un duel et non point un assassinat. Je le prononce selon ma conscience, mais je n'en ressens pas moins un chagrin profond, d'avoir un avis différent de celui de mes onze confrères. Etant donc presque assuré d'avoir eu le malheur d'encourir de leur part une sorte de disgrâce, je crois qu'il est de ma délicatesse de prévenir les expressions de leur mecontentement, en⁵⁴ les invitant à me faire l'honneur de se battre avec moi tous les onze, à savoir six le matin, et cinq dans l'après diné. "

La conclusion de ce discours causa dans l'assemblée une vive rumeur, mais enfin il fallut se rendre

⁵⁰ *Interl. aut.*

⁵¹ *Interl. aut.*

⁵² *Interl. aut.*

⁵³ *Interl. aut.* : jeu de

⁵⁴ *Interl. aut.*

à l'invitation de Monsieur de Vorden. Il mit hors de combat les six premiers, qui se présentèrent avant d'aller dîner et ensuite il dîna avec les cinq autres.

Après dîner, l'on reprit les armes, les trois premiers furent blessés par Monsieur de Vorden, le dixième le blessa à l'épaule, le onzième lui passa son épée au travers du corps et l'étendit sur le carreau.

Ensuite un habile Chirurgien sauva les jours de Mr. de Worden, mais il ne fut plus question de joute, ni de procès, et le Roi fit grâce au Duc de Sidonia.

Nous fîmes encore une campagne et nous la fîmes en gens d'honneur mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avons ressenti les premières atteintes du malheur. Le Duc avoit toujours montré beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Van Berg : il se reprochoit ce zèle outré pour mon repos, qui avoit amené des événements aussi tragiques. Il apprit qu'il ne suffisoit pas de vouloir le bien, et qu'il falloit encore savoir le faire. Quant à moi, comme bien des époux, je renfermois mes douleurs et je les en ressentais d'autant plus vivement. Nous ne faisons plus de projets pour la prospérité de l'Espagne.

Cependant les Rois firent la paix : le Duc prit le parti de voyager ; nous parcourâmes [*sic*] ensemble l'Italie, la France et l'Angleterre. A notre retour mon noble ami entra dans le conseil de Castille et je fus fait rapporteur du même conseil. Les voyages et quelques années de plus avoient opéré le plus grand changement dans l'esprit du Duc. Non seulement il étoit revenu des vertueux travers de sa jeunesse, mais la prudence étoit devenue sa vertu favorite. Le bien public n'étoit plus sa chimère, il étoit encore sa passion ; mais il savoit qu'on ne peut le faire tout à la fois, qu'il faut y préparer les esprits et cacher soigneusement ses moyens et son but. Il pousoit la circonspection au point, qu'il sembloit n'avoir jamais d'avis au conseil⁵⁵ ; et suivre ceux des autres et c'étoit lui cependant qui les avoit inspiré. Le soin que le Duc prit de voiler ses talents et d'en dérober la connaissance, ne servoit qu'à les mieux faire ressortir. Les Espagnols le devinèrent et l'aimèrent ; la cour en conçut de la jalousie. On offrit au Duc l'Ambassade de Lisbonne, il vit bien qu'on ne lui permettroit pas de refuser ; il accepta, mais à condition que je serois fait secrétaire d'Etat.

Depuis lors, je ne l'ai plus vu, mais nos cœurs sont restés unis.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, on vint le chercher pour les intérêts de sa peuplade. Lorsqu'il fut sorti Velasquez prit la parole et dit : “ J'ai beau faire attention aux récits de notre Chef, je n'y puis plus rien comprendre ; je ne sais plus qui parle ou qui écoute. Ici c'est le Marquis de Val Florida qui raconte son histoire, à sa fille qui la raconte au Bohémien, qui nous la raconte. En vérité cela est très confus ; il m'a toujours paru, que les Romains et autres ouvrages de ce genre devoient être écrits sur plusieurs colonnes, comme les Traités de Chronologie.

— En effet, dit Rébecca, on liroit dans une colonne que Madame de Val Florida, trompoit son mari, et dans l'autre on verroit ce que son mari devenoit par là, ce qui repandroit un grand jour sur cette histoire.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit Vélasquez, mais voici par exemple : le Duc de Sidonia, dont je dois étudier le caractère, tandis que je l'ai vu déjà mort. N'eut-il pas été plus à propos de commencer par la guerre de Portugal : et sur une autre colonne, j'aurois vu que Sangro Moreno, étudia la médecine. Ensuite quand l'un dissequa l'autre je n'en eusse plus été surpris.

— Vous avez bien raison, reprit Rebecca, les surprises continuelles ôtent tout l'intérêt de cette histoire, on ne sait jamais à qui l'on a à faire. ”

Je pris alors la parole et je dis : que lors de la guerre de Portugal mon père étoit très jeune, et que l'on ne sauroit assez admirer la prudence, qu'il avoit montré dans l'affaire du Duc de Médina Sidonia.

“ Vous m'y faites penser, dit Rébecca, en effet si votre père ne s'étoit battu avec ces onze officiers,

⁵⁵ *Interl. aut.* : au conseil

il eut pu avoir quelque querelle avec eux ; et il a sagement fait de la prévenir. ”

Il me parut alors que Rébecca se moquoit de nous tous. Je lui trouvois dans le caractère quelque chose d'ironique et de douteux. Je soupçonnai qu'elle eut pu nous raconter une histoire toute différente que celle des gemaux célestes ; et je me proposai de la lui demander un jour. Cependant nous nous séparâmes et chacun s'en alla de son côté.

VINGT-NEUVIEME JOURNÉE.

On se rassembla d'assez bonne heure, et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire :

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

La Duchesse de Sidonia, après m'avoir conté l'histoire de son père, fut ensuite plusieurs jours sans venir et ce fut la Giralda qui m'apporta mon [*sic*] corbeille. Elle m'apprit aussi que mon affaire étoit arrangée, grace au crédit de mon grand oncle. Dans le fond, l'on étoit bien aise, que je me fusse échappé. Le décret du saint office ne parloit que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans ; on n'avoit même désigné⁵⁶ que par⁵⁷ les premières lettres de mon nom. La Giralda me dit encore de la part de ma tante Dalanosa, que j'eusse à me cacher pendant deux ans, et que pour elle, elle se rendroit à Madrid : où elle s'occupoit des revenus de la Quinta, c'est à dire de la ferme, que mon père avoit assignée pour mon entretien.

Je demandai à la Giralda, si elle pensoit que je dusse passer ces deux années dans le cavau, où j'étois ? Elle me répondit que ce seroit le plus sûr, et que d'ailleurs sa sûreté à elle demandoit des précautions.

Le lendemain ce fut la Duchesse qui vint, et j'en fus charmé, parceque je l'aimai mieux que son aitière nourrice. Je voulois aussi savoir la suite de son histoire, je la lui demandai et elle la reprit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA.

Je remerciai mon père de la confiance qu'il m'avoit temoignée, en me faisant part des événements les plus remarquables de sa vie, et le vendredi suivant je lui remis encore, la lettre du Duc de Sidonia. Il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis, mais il me parloit souvent de son ami, car nulle conversation ne pouvoit l'interresser d'avantage.

Quelque tems après, j'eus la visite d'une Dame, veuve d'un officier. Elle étoit fille de l'un des vassaux du Duc et reclamoit un fief relevant du Duc de Sidonia. Il ne m'étoit jamais arrivé d'accorder ma protection à personne ; je fus flattée d'en avoir une occasion. J'écrivis un mémoire dans lequel je deduisis les droits de la veuve avec beaucoup de précision et de clareté : je le portai à mon père, qui en fut très content et l'envoya au Duc ; et je vous avoue, que j'avois prévu qu'il le feroit. Le Duc accorda la grace que la veuve lui demanda et m'écrivit une lettre, toute remplie de compliments sur ma raison si supérieure à mon age. J'eus ensuite une occasion de lui écrire à mon tour, j'en reçus de nouveaux compliments sur mon esprit, et véritablement j'employois mon tems et mes soins à le cultiver et j'y étois aidée par les soins et les lumières de la Giralda. Lorsque j'écrivis cette lettre, j'avois fini ma quinzième année et j'avançois dans la seizième.

⁵⁶ *Aut.*

⁵⁷ *Interl. aut.*

Un jour que j'étois chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue, et comme les acclamations d'un peuple atrouppé. Je courus à la fenêtre, et je vis beaucoup de monde assemblé tumultueusement et conduisant comme en triomphe un carosse doré, sur lequel je reconnus les armes de Sidonia.

Une foule de gentilshommes et de pages se précipitèrent aux portières pour les ouvrir et j'en vis sortir un homme de la figure la plus avantageuse. Il étoit en habit Castillon que notre cour venoit d'abandonner ; c'est à dire qu'il avoit la froise, le manteau court, le panache, et ce qui relevoit encore la beauté de ce costume, c'étoit la Toison enrichie de pierrerie qui brilloit sur sa poitrine. Mon père avoit aussi couru à la fenêtre. " Ah c'est lui, s'écria-t-il, je savois bien qu'il viendrait. "

Je me retirai dans mon appartement, et je ne vis le Duc que le lendemain ; mais ensuite je le revis tous les jours ; car il ne quittoit presque pas la maison de mon pere.

Le Duc avoit été rappelé pour des affaires très importantes. Il s'agissoit de calmer une vive fermentation, que de nouveaux impôts avoient produite dans l'Aragon. Le Duc qui étoit particulièrement aimé des habitans de ce royaume, s'y rendit de la part du Roi, et sut concilier le vœu de la cour avec les intérêts de la nation. On lui donna le choix d'une recompense, il demanda seulement la permission de respirer quelque tems dans sa patrie.

Le Duc ayant beaucoup de franchise dans le caractère, ne cachoit point le plaisir qu'il avoit à s'entretenir avec moi, et nous étions presque toujours ensemble. Tandis que les autres amis de mon père décidoient entre eux des affaires de l'état.

Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie, et quelquefois à la violence ; en général il me parloit presque toujours de lui même ou de moi, de moi ou de lui, et lorsque ce genre de conversation s'établit, les rapports ne tardent guère a devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas⁵⁸ beaucoup de surprise, lorsqu'un jour mon père m'appela dans son cabinet et m'apprit que le Duc me demandoit en mariage.

Je lui repondis, que je ne demandois point le tems de la reflexion, parceque prevoyant que le Duc pourroit porter un vif intérêt à la fille de son ami, j'avois d'avance reflechi sur son caractère et sur la différence de nos ages. " Mais, ajoutai-je, les grands en Espagne se marient entre eux et de quel œil verroient-ils notre union ; peut-être iroient-ils jusqu'à refuser de tutoyer le Duc, ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est, me dit mon père, une objection que j'ai faite au Duc. Il m'a repondu, qu'il vouloit seulement avoir votre consentement et que le reste étoit son affaire. "

Sidonia n'étoit pas loin, il parut avec un air timide, qui contrastoit singulièrement avec sa fiereté naturelle. J'en fus touchée et mon consentement ne se fit pas beaucoup attendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon père l'étoit au delà de ce que je puis vous dire. La Giralda fut également transportée de plaisir.

Le lendemain le Duc fit inviter a diner tous les grands, qui se trouvoient à Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés chez lui, il les fit assoir et leur tint ce discours : " D'Albe, je m'adresse à toi te regardant comme le premier d'entre nous ; non pas que ta maison soit plus illustre que la mienne, mais par respect pour la memoire du héros dont tu porte le nom.

Un préjugé qui nous honore, veut que nous choisissons nos épouses, parmi les filles des Grands, et sûrement je mépriserois celui d'entre nous, qui se mégalieroit par amour des richesses, ou bien entraîné dans quelque penchant licentieux.

Le cas que je vous propose, est bien différent ; vous savez que les Asturiens se disent, Nobles comme le Roi et un peu d'avantage. Quelque exagérée que soit cette expression, il n'en est pas moins certain, qu'ils ont le droit de se croire comme les meilleurs gentilshommes de l'Europe.

Le plus pûr sang des Asturies, coule dans les veines d'Eléonore de Val Florida ; elle y reunit les plus rares vertus. Je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis différent, qu'il relève ce gand, que je jette au milieu de l'assemblée.

⁵⁸ *Interl. aut.*

— Je le relève, dit le Duc d'Albe, mais c'est pour te le rendre, et te faire mon compliment sur une union aussi belle. ” Ensuite il l'embrassa et tous les grands en firent autant.

Mon père en me rendant compte de cette scène, me dit d'un air un peu triste : “ Voilà mon ancien Sidonia, avec sa chevalerie ; je crains aussi qu'il ne soit pas corrigé de sa violence. Ma chère Eléonore garde toi de l'offenser. ”

Je vous ai avoué que j'avois dans le caractère quelque disposition à l'orgueil, mais cet amour altier de la grandeur me quitta sitôt qu'il fut satisfait. Je devins Duchesse de Sidonia, et mon cœur se remplit des sentimens les plus doux. Le Duc étoit dans son intérieur le plus aimable des mortels ; parcequ'il en étoit le plus aimant : il avoit une bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les moments, et son ame angelique se peignoit dans ses traits. Quelque fois seulement s'ils étoient altérés par quelques mouvemens sévères, ils prenoient un caractère effrayant et me fesoient en frémissant reconnoître le meurtrier de Vanberg.

Mais peu de choses avoient droit de facher Sidonia et tout en moi pouvoit le rendre heureux. Il aimoit à me voir agir, à m'entendre parler ; il dévinoit mes moindres pensées. Je crus qu'il étoit impossible qu'il m'aimât d'avantage, mais la naissance d'une fille acrut⁵⁹ encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

Le jour où je fus relevée de couches, la Giralda me vint trouver et me dit : “ Ma chère Eléonore, vous êtes femme, mère et heureuse, mon devoir aprésent m'appelle en Amérique. ” Je voulus la retenir. “ Non, me dit-elle, ma présence y est nécessaire. ” Elle partit peu de jours après. La Giralda avoit eu près de moi l'emploi de Duegna Majore ; on me donna à sa place une certaine Donna Mencia, femme de trente ans et encore assez belle, dont l'esprit n'étoit pas sans quelque culture, ce qui lui mérita d'être quelque fois admise dans notre société. Dans ces moments là, elle se conduisit quelque fois, comme si elle eut été amoureuse de mon mari. Je ne fesois qu'en rire et lui n'y fesoit aucune attention. D'ailleurs la Mencia cherchoit à me plaire, et surtout à me connoître. Souvent elle mettoit la conversation sur des sujets assez gais ; ou bien elle m'entretenoit des aventures de la ville, et plus d'une fois, je fus obligée de lui imposer silence.

J'avois nourri ma fille et j'eus le bonheur de la sevrer, avant les événemens affreux, dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la mort de mon père, attaqué d'une maladie aigue et violente, il expira dans mes bras, me bénissant ainsi que mon époux, et prevoyant peu tout ce qui alloit nous arriver.

Peu de tems après, il y eut des revoltes en Biscaye. Le Duc y fut envoyé et je l'accompagnai jusqu'à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l'Espagne et des maisons dans toutes les villes. Mais les Sidonia n'avoient ici qu'une maison de plaisance, située à une lieue de la ville, et c'est celle où vous êtes aujourd'hui.

Le Duc m'y laissa avec toute ma suite et partit pour sa destination. Un jour, en rentrant chez moi, je trouvai du bruit dans ma cour ; on me dit, que l'on avoit trouvé un voleur, qu'on l'avoit assommé d'un coup de pierre à la tête, mais que c'étoit un jeune homme si beau, qu'il ne s'étoit jamais rien vu⁶⁰ de semblable. En même tems quelques valèts l'apportèrent à mes pieds et je reconnus Hermosito.

“ Oh ciel, m'écriai-je, ce n'est point un voleur, c'est un garçon d'Astorgas élevé chez mon grand père. ” Puis me tournant vers mon Majordome je lui dis, de prendre ce jeune homme chez lui et d'en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit, qu'il étoit fils de la Giralda, mais je ne m'en rappelle pas⁶¹ très bien.

Le lendemain Donna Mencia me dit, que le jeune homme avoit la fièvre et que dans le délire, il parloit beaucoup de moi, et disoit des choses fort tendres et passionnées.

Je dis à la Mencia, que si elle continuoit à m'entretenir de pareils propos, je la ferois chasser.

“ Nous verrons, me repondit-elle. ”

⁵⁹ *Aut.*

⁶⁰ rien vu *surch. aut.* : vu quelque chose

⁶¹ *Interl. aut.*

Je lui ordonnai de ne plus reparoître devant moi. Le lendemain elle me fit demander sa grace, vint se jeter à mes pieds et je lui pardonnai. Huit jours après, comme j'étois seule, je vis entrer la Mencia, soutenant Hermosito, dont la foiblesse paroissoit extrême. " Vous m'avez ordonné de venir, me dit-il. "

Je regardai la Mencia d'un air surpris, mais je ne voulois point faire de la peine au fils de la Giralda, et je lui fis approcher une chaise à quelques pas de moi. " Mon cher Hermosito, lui dis-je, votre mère n'a jamais prononcé votre nom devant moi, et je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre séparation. " Hermosito prit la parole d'une voix éteinte et foible, et s'exprima en ces termes.

HISTOIRE D'HERMOSITO GIRALDO.

Lorsque je vis notre navire à la voile, et que je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie, je réfléchis à la cruauté ou du moins à l'extrême sévérité, avec laquelle ma mere m'avoit banni, et je ne pouvois comprendre ses motifs. On m'avoit dit, que j'étois votre Serviteur et je vous servois avec tout le zèle dont j'étois capable. Je ne vous avois jamais désobéis. Pourquoi donc, me dis-je, me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves. Plus j'y pensois et moins je le pouvois comprendre.

Le cinquieme jour de notre navigation, nous nous trouvames au milieu de l'escadre de Don Fernand Arudez. L'on nous cria de passer à l'arrière du vaisseau amiral. Au haut d'un balcon doré et pavoisé⁶² de mille couleurs, je vis Don Ferdinand [*sic*] richement vetu, décoré de beaucoup d'ordres et ses officiers l'entouroient avec l'air du respect. Il avoit un port voix à la main. Il nous fit plusieurs questions sur ce que nous avions rencontré à la mer ; et puis nous ordonna de faire route. Lorsque nous eumes passé notre Capitaine me dit : " Voilà un Marquis, et pourtant il a commencé comme ce mousse, qui balaye la cabine. "

Comme Hermosito en étoit à cet endroit, de son récit, il jetta plusieurs fois les yeux sur la Mencia, avec un air d'embarras. Je crus comprendre, qu'il craignoit de s'expliquer⁶³ devant elle, et je lui dit de sortir. Je ne consultai en cela que mon amitié pour la Giralda, et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Mencia fut sortie, Hermosito reprit en ces termes la suite de son discours :

Je crois Madame, qu'en puisant ma premiere nourriture, aux mêmes sources que vous, il s'est formé en moi une ame sympathique, qui ne peut penser qu'à vous, ou par vous et qui vous rapporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit, que Don Fernand étoit devenu Marquis après avoir commencé par être mousse. Je me rappelai que vous étiez Marquise, il me parut que rien n'étoit plus beau que de devenir Marquis, et je demandai comment s'y étoit pris don Fernand. Le Capitaine m'expliqua qu'il étoit monté de grade en grade et s'étoit distingué par des actions éclatantes. Dès ce moment je résolus de me faire matelot et je m'exercai à monter dans les manœuvres ; le Capitaine qui s'étoit chargé de moi, s'y opposa tant qu'il put, mais je lui resistai, et j'étois déjà assez bon marin, lorsque nous arrivames à la Vera-cruz.

Mon père avoit sa maison sur le bord de la mer ; nous y allames en chaloupe ; mon père me reçut, entouré d'une troupe de jeunes mulatres, qu'il me fit embrasser les unes après les autres. Elles danserent, m'agacèrent⁶⁴ de cent façons et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain le Corregidor de la Vera-Cruz fit dire à mon père, que lorsqu'on avoit une maison montée comme la sienne, on ne pouvoit pas y⁶⁵ garder son fils⁶⁶ et qu'il eut à m'envoyer au Collège des Théatins. Mon père obéit quoique à regret.

⁶² *Aut.*

⁶³ *Surch. aut.* : s'exprimer

⁶⁴ *Surch. aut.* : m'égayèrent

⁶⁵ *Interl.*

⁶⁶ *Gratté* : chez soi

Je trouvai au Collège un père recteur, qui pour nous encourager à l'étude, nous disoit souvent, que le Marquis de Campo-Salez, alors second secrétaire d'Etat, avoit aussi commencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devoit sa fortune qu'à son application. Voyant que l'on pouvoit aussi devenir Marquis par cette voie, j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le Corregidor de la Vera-Cruz fut changé ; son successeur étant un homme dont les principes étoient moins rigides : mon père crut pouvoir hazarder de me reprendre chez lui. Je me trouvai de nouveau exposé à la petulance des jeunes mulat[r]es, que mon père encourageoit à m'importuner de mille manières. Ces folies étoient loin de me plaire, mais elles m'avertirent cependant de mille choses que j'avois ignorées jusqu'alors ; et je compris enfin pourquoi l'on m'avoit éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentimens nouveaux en se développant en mon ame y reveillerent le souvenir des jeux de mon premier age. L'idée de ce bonheur que j'avois perdu, des jardins d'Astorgas où je courois avec vous ; la memoire confuse de mille temoignages de votre bonté. Trop d'ennemis à la fois vinrent assaillir ma foible raison, elle ne put y resister, non plus que ma santé. Les médécins dirent que j'avois une fièvre lente. Quant à moi, je ne me croyois point malade ; mais le désordre de mes sens en vint au point, que souvent je croyois voir des objets qui n'étoient point devant mes yeux et n'avoient aucune réalité. C'étoit vous Madame que mes visions présentoient le plus souvent à mon imagination égarée ; non telle que vous êtes aujourd'hui, mais telle à peu près que je vous avais quitte. La nuit m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre, et m'apparoître brillante et radieuse. Si je sortois, les bruits dans la campagne, me sembloient repeter votre nom.

Quelques fois il me paroissoit que vous aviez traversée la plaine devant mes yeux, et si je les levois vèrs le ciel, pour lui demander la fin de mon tourment, je voyois encore votre image empreinte dans les airs.

J'avois observé que je souffrois moins dans une église et surtout que la prière me donnoit du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asyles de la dévotion. Un religieux qui avoit blanchi dans les exercices de la pénitence, m'aborda un jour, et me dit : " Mon fils, ton ame est pleine d'un immense amour, qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma cellule, je te montrerai les chemins du Paradis. " Je le suivis : je vis chez lui, des haïres, des cilices et d'autres instrumens de martyre, qui ne m'effrayèrent pas beaucoup ; ce que je souffrois étoit bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles ; je vis en songe les cieux ouverts et des anges, qui veritablement vous ressembloient tous un peu.

L'on sut alors à la Véra-Cruz, votre mariage avec le Duc de Médina Sidonia ; depuis longtems je nourrissois l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je mettois ma félicité à prier jour et nuit pour votre bonheur dans ce monde et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit, que le relachement étoit grand dans les couvents de l'Amérique, et qu'il me conseilloit de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'annoncai ma résolution à mon père ; il avoit toujours vu ma dévotion avec beaucoup de déplaisir⁶⁷ ; mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mère, qui devoit arriver dans peu. Je lui dis, que je n'avois plus de parents sur la terre et que le ciel étoit ma famille. Il n'eut rien à me repondre.

Ensuite j'allai chez le Corregidor, qui loua mon dessein, et me fit embarquer sur le premier vaisseau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mère s'y étoit embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obédience étoient, comme je vous l'ai dit, pour Madrid. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville, et je desirai vous voir encore une fois, avant de renoncer au monde. Il me paroissoit, que si je vous avois vû, j'en prierois pour votre salut, avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance ; j'entraï dans la première cour, et je me proposai d'y voir quelque ancien domestique, de ceux que vous aviez à Astorgas ; car je savois qu'ils

⁶⁷ de déplaisir *surch. aut.* : de plaisir

vous avoient suivi. Je voulois me faire connoître du premier qui passeroit, et le prier de me placer de manière à ce que je pusse vous voir, lorsque vous monteriez dans votre carosse, car je voulois vous voir, et non pas me présenter à vous.

Personne ne passa que des inconnus, et je commençai à me trouver embarrassé de ma personne. Je vis une porte ouverte. J'entrai dans une chambre absolument vide, ensuite je crus voir passer quelqu'un de⁶⁸ connaissance, je sortis et je fus renversé d'un coup de pierre... Mais je vois Madame que mon recit vous a fait une vive impression...

Je puis vous assurer, me dit la Duchesse, que le délire d'Hermosito, ne m'avoit inspiré que de la pitié ; mais lorsqu'il avoit parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de notre enfance ; le souvenir du bonheur, dont je jouissois alors ; l'idée de mon bonheur présent ; une crainte subite de l'avenir ; je ne sais quel sentiment en même tems doux et mélancolique avoit oppressé mon cœur, et je me sentis baignée de mes larmes.

Hermosito se leva, et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe, mais ses genoux ployèrent sous lui sa tête⁶⁹ tomba sur les miens et ses bras m'enlacèrent avec beaucoup de force.

Dans cet instant, je jettai les yeux sur une glace et j'y vis la Mencia avec le Duc, mais les traits de celui ci, avoient une expression de fureur tellement effrayante, que l'on avoit de la peine à le reconnoître.

Mes sens furent glacés d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace, et je ne vis plus rien. Je me débarrassai des bras d'Hermosito. J'appellai ; la Mencia vint, je lui ordonnai de prendre soin de ce jeune homme, qui étoit encore évanoui, et je passai dans un cabinet. La vision, que j'avois eue me donna beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain je fis demander des nouvelles de la santé d'Hermosito ; l'on me repondit qu'il n'étoit plus chez moi.

Trois jours après, comme j'étois prête à m'aller coucher, la Mencia m'apporta une lettre du Duc, elle ne contenoit que ces mots :

Faites tout ce qui vous sera prescrit par Donna Mencia. Je vous l'ordonne moi, votre époux et votre juge.

Mencia m'attacha un mouchoir sur les yeux, je sentis que l'on me saisissoit les bras et je fus conduite dans ce souterrain. — J'entendis des bruits de chaînes. J'otai mon bandeau ; et je vis Hermosito enchaîné par le cou, au poteau, sur lequel vous êtes appuyé. Ses yeux étoient éteints et sa paleur extrême.

“ Est-ce vous, me dit-il, d'une voix mourante ; j'ai peine à vous parler, on ne me donne point d'eau et ma langue est collée à mon palais ; mon martyre ne sera pas long ; si je vais au ciel, j'y parlerai de vous. ”

En cet instant un coup de feu partit de la fente que vous voyez à ce mur et cassa un bras à Hermosito. Il s'écria : “ Mon Dieu pardonnez à mes boureaux ! ”

Un second coup de feu partit du même endroit, mais j'ignore quel en fut l'effet, car je perdis toute connoissance.

Lorsque je retrouvai l'usage de mes sens, je me vis au milieu de mes femmes, qui me parurent n'être instruites de rien, seulement elles me dirent que la Mencia avoit quitté la maison.

Dans la matinée un Ecuyer vint de la part de mon epoux et me dit qu'il étoit parti pour la France, chargé d'une commission secrète, et ne seroit de retour que dans quelques mois.

Ainsi livrée à moi-même, je rappelai mon courage, j'abandonnai ma cause au juge suprême et je donnai tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois, je vis arriver la Giralda ; elle étoit revenue d'Amérique et avoit déjà été chercher son fils à Madrid, dans le couvent où il devoit faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouvé elle étoit allée à Bilbao, et avoit suivi les traces d'Hermosito, jusqu'à Burgos ; craignant de tristes

⁶⁸ *Gratté* : ma

⁶⁹ *Aut.*

éclats, je lui dis une partie de la vérité : elle sut m'arracher le reste.

Vous savez que le caractère de cette femme est dût et violent. La rage, la fureur et tous les sentimens affreux, qui peuvent déchirer le cœur, s'emparèrent tour à tour du sien. J'étois moi même trop malheureuse, pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Giralda faisant quelques changemens dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie et pénétra jusqu'au cavau, dans lequel elle reconnut aussitôt le potau, auquel on avoit enchainé son fils. Il étoit encore teint de sang. Elle vint chez moi, dans un état voisin de l'égarément ; depuis lors elle se renfermoit souvent dans sa chambre, mais je crois qu'elle étoit alors dans le funeste souterrain, et y méditoit des projets de vengeance.

Un mois après l'on m'anonça l'arrivée du Duc, et je l'attendis avec une sorte de tranquillité — Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille ; puis il m'ordonna de m'asseoir et s'assit auprès de moi. “ Madame, me dit-il, j'ai beaucoup réfléchi à la conduite que j'avois à tenir avec vous. Je n'en changerai point. Vous serez dans ma maison servie avec le même respect et vous recevrez, en apparence, de moi, les mêmes temoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où votre fille aura seize ans...

— Et quand ma fille aura seize ans, que m'arrivera-t-il, demandai-je au Duc. ” En cet instant la Giralda vint apporter du chocolat ; et j'eus l'idée qu'il étoit empoisonné ; mais le Duc reprenant aussitôt la parole, me dit : “ Lorsque votre fille aura seize ans, je lui dirai : vos traits, ma fille, me rappellent ceux d'une femme, dont je veux vous conter l'histoire. Elle étoit belle, et son ame paroissoit plus belle encore, mais ses vertus étoient feintes ; à force d'en contrefaire les apparences elle parvint à faire le plus grand mariage de l'Espagne. Un jour son mari dut s'éloigner, aussitôt elle fit venir de sa province un petit misérable. Ils se rappelèrent d'anciennes amours et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Cette exécration hypocrite la voilà ma fille. C'est votre mère. Ensuite je vous banirai de ma présence et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mère, qui ne valoit pas mieux que vous. ” L'injustice avoit tellement endurcie mon ame, que cet affreux discours, ne me fit pas une très grande impression. Je pris ma fille dans mes bras et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat ; le Duc ainsi que je l'ai sù depuis, n'avoit presque rien mangé de deux jours. Cette tasse étoit devant ses yeux, il la vida jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il passa dans son appartement.

Au bout d'une demi heure, il ordonna que l'on fit chercher le Docteur Sangro Moréno, et qu'excepté lui on ne fit entrer personne.

On alla chez le Docteur ; il étoit parti pour une maison de campagne, où il fesoit ses dissections. On y alla, il n'y étoit plus, on le chercha chez toutes ses pratiques. Il ne vint qu'au bout de trois heures, et trouva le Duc expiré.

Sangro-Moréno examina le corps avec beaucoup d'attention ; il regarda aux ongles, aux yeux, à la langue ; il fit apporter de chez lui plusieurs flacons, et fit je ne sais quelles expériences. Ensuite il vint chez moi et me dit : “ Madame soyez sûre, que le Duc est mort par les effets d'un savant et détestable mélange d'une résine narcotique avec un métal corrosif. Je n'exerce point un ministère de sang, et j'abandonne au grand juge de là haut, le soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le Duc est mort d'un coup d'appopléxie. ” D'autres médecins vinrent ensuite et s'en tinrent à l'avis de Sangro-Moréno.

Je fis venir la Giralda et je lui rapportai le discours du Docteur : son trouble la trahit : “ Vous avez, lui dis-je, empoisonné mon époux, comment une Chrétienne se rend elle coupable d'un pareil crime ?

— Je suis Chrétienne, me dit-elle, mais je fus mère ; et si l'on massacroit votre enfant, peut-être deviendriez vous plus cruelle que la Lionne en furie. ” Je n'eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant, qu'elle auroit pû m'empoisonner aussi. “ Non, me répondit-elle, j'avois l'œil collé au trou de la serrure, et si vous aviez touché à la tasse, j'entrois à l'instant. ”

Ensuite les Capucins vinrent demander le corps du Duc, pour l'embaumer, et comme ils

exhibèrent⁷⁰ un ordre de l'Archevêque ; on ne put les refuser.

La Giralda qui jusqu'alors avoit montré beaucoup de courage, parut tout-à coup inquiète et craintive. Elle eut peur qu'en embaumant le corps, l'on ne vint à decouvrir les traces de poison ; et ses instances me forcèrent à l'enlèvement, qui nous a procuré l'honneur de vous avoir chez nous.

Le discours amphatique que j'ai prononcé au cimetière, étoit fait à dessein de tromper mes gens ; et lorsque nous avons vu que c'étoit vous que l'on avoit apporté à la place du corps, il a fallu pour les tromper encore, faire un manequin que l'on a enterré à votre place, près de la Chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Giralda n'est point tranquille, elle parle de retourner en Amérique et veut vous retenir ici, jusqu'à ce qu'elle ait pris un parti. Pour moi, je suis sans crainte ; si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité et j'en ai prevenu la Giralda.

L'injustice du Duc et sa cruauté, lui avoit oté ma tendresse, et je n'eusse jamais pu me resoudre à vivre avec lui. J'ai mis tout mon bonheur dans ma fille, et je ne suis point inquiète de son sort. Vingt grandesses sont accumulées sur sa tête, et c'est de quoi être bien reçue dans une famille.

Voilà mon jeune ami ce que vous avez voulu savoir. La Giralda n'ignore point, que je vous raconte toute notre histoire ; elle trouve qu'il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. — Mais l'air de ce cavau est étouffant, je vais là haut, respirer avec plus de liberté.

Lorsque la Duchesse fut partie, je jetai les yeux autour de moi, et je trouvai que ce cavau avoit quelque chose d'étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau auquel on l'avoit attaché, me parurent un ameublement fort triste. Je m'étois plû dans cette prison, tant que j'avois craint la jonte des Théatins, mais aprésent que mon affaire étoit arrangée, je commençai à m'y déplaire, et je ne pus m'empêcher de rire de la confiance de la Giralda, qui prétendoit m'y retenir deux ans. Les deux dames savoient au reste si mal leur métier de géolières, que la plupart du tems, elles laissoient ouverte la porte de leur cavau, croyant peut-être que la grille qui m'en séparoit, étoit quelque obstacle insurmontable. Cependant j'avois fait non seulement le plan de mon évacion, mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devoit durer ma pénitence. — Je vais dire en peu de mots les idées que j'avois là dessus.

Pendant tout mon sejour au Collège des Théatins, j'avois souvent reflechi au bonheur dont me paroisoient jouir quelques petits mendiants, qui se tenoient à la porte de notre église. Leur sort me sembloit bien préférable au mien. En effet tandis que je palissois sur des livres et sans pouvoir jamais contenter entierement mes maitres, ces heureux enfants de la misère, couroient les rues, jouoient aux cartes sur le marbre d'un péron et payoient en chataignes. Ils se battoient sans qu'on les sépara ; ils se salissoient sans qu'on les obligea de se laver ; ils se déshabilloient dans la rue, et lavoient leur chemise dans le ruisseau. Pouvoit on passer le tems d'une manière plus agréable ?

Ces idées sur le bonheur dont jouissoient ces petits gueux, me revinrent dans mon cavau, et je pensai, non sans quelque raison, que le meilleur parti que j'avois à prendre, étoit d'embrasser l'état de mendiant, pendant tout le tems qu[e] devoit⁷¹ durer ma pénitence. J'avois véritablement dans l'esprit une culture qui eut pu me trahir⁷² par un langage plus poli que celui de mes collègues, mais j'esperois prendre aisement leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux miennes. Quoique ce parti fut singulier, il étoit réellement le meilleur que je pusse prendre dans la situation où je me trouvois.

Ce point une fois resolu, je cassai la lame d'un couteau, et me mis à travailler après un des barreaux de la grille. Il me fallut cinq jours pour le dégager. Je recueillois soigneusement la poussière de la pierre que j'usois, et je la remettois près du bareau, en sorte qu'il n'y paroisoit pas.

⁷⁰ *Aut.*

⁷¹ *Aut.*

⁷² *Aut.* : me trahir

Le jour où mon ouvrage fut achevé, la Giralda m'apporta la corbeille. Je lui demandai, si elle ne craignoit pas, que l'on vint à savoir qu'elle nourrissoit un jeune homme dans la cave de sa maison. " Non me répondit-elle, la trape par laquelle vous êtes entré donne dans un pavillon séparé dont j'ai fait murer la porte, sous prétexte qu'il rapeloit à la Duchesse de tristes souvenirs, et le passage par lequel nous venons, aboutit dans ma chambre à couché. L'entrée en est couverte par une tapisserie.

— J'espère, lui dis-je, qu'il y a là, quelque bonne porte de fer ?

— Non, me répondit-elle, la porte est assez légère, mais elle est bien cachée, et d'ailleurs je ferme toujours la porte de ma chambre. Il y a dans la maison plusieurs cavaux pareils à celui-ci. Je crois qu'elle a été habitée avant nous, par d'autres jaloux et qu'il s'y est commis bien des crimes. " En disant cela, la Giralda parut vouloir s'en aller.

" Pourquoi vous en allez vous déjà ? lui demandai-je.

— C'est, me répondit-elle, parceque la Duchesse va sortir, elle a fini aujourd'hui les premières six semaines de son deuil, et veut s'aller promener. "

J'avois appris tout ce qu'il m'importoit⁷³ de savoir et je ne retins plus la Giralda, qui s'en alla encore sans fermer la porte du cavau. J'écrivis en hâte à la Duchesse une lettre d'excuse et de remerciemens et je la posai sur la grille ; ensuite je dégageai le barau et j'entraï dans le cavau des deux dames, puis dans un passage obscur qui aboutissoit à une porte que je trouvai fermée. J'entendis le bruit d'une voiture et de plusieurs chevaux. J'en conclus que la Duchesse étoit sortie et que la nourrice n'étoit pas chez elle.

Je me mis en devoir de rompre la porte, elle étoit à moitié pourrie et céda à mes premiers efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice et sachant qu'elle en fermoit la porte avec soin, je crus que je pouvois m'y arrêter avec sûreté.

Je me vis dans un miroir et je trouvai que mon extérieur ne repondoit pas assez à l'état que j'allois embrasser. Je pris un charbon dans la cheminée et je m'en servis à modérer⁷⁴ l'éclat de mon tein ; ensuite je déchiroi ma chemise et mon habit, puis je m'approchai de la fenêtre et je vis qu'elle donnoit dans un petit jardin, favorisé jadis de la préférence de ses maitres, mais qui paroissoit alors tout à fait abandonné.

J'ouvris la fenêtre et je n'en vis aucune qui donna du même côté ; elle n'étoit pas non plus très haute et j'eusse pu sauter dans le jardin, mais je préfèrai de me servir des draps de la Giralda. Ensuite la charpente d'une ancienne charmille me donna le moyen de grimper sur le mur, d'où je pris mon élan dans la campagne, ravi de respirer l'air des champs et plus encore d'être defait des Théatins et des Inquisiteurs, des Duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Burgos, mais je pris la route opposée ; j'arrivai à un cabaret borgne ; je montrai à l'hotesse une pièce de six sous, que j'avois soigneusement enveloppée, dans du papier et je lui dis, que je voulois dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire et me donna du pain et des oignons, pour le double de cette valeur ; ensuite je m'allai coucher dans l'écurie, et j'y dormis, comme on dort à seize ans.

J'arrivai à Madrid, sans qu'il m'arriva rien qui vaille la peine de vous être conté. Mon premier soin fut de parcourir les rues et les places pour choisir celles où je voulois principalement exercer ma profession.

En passant par la rue de Tolède, je rencontrai une servante, qui portoit une bouteille d'encre. Je lui demandai si elle ne venoit point de chez le Seigneur Avadoro ? " Non, me répondit-elle, je viens de chez Don Philippe del Tintero Largo. " Je vis donc, que mon père étoit toujours connu par le même surnom et qu'il s'occupoit aux mêmes choses.

Cependant il falloit songer à un établissement ; je vis sous le portail de l'église Saint Roc, quelques gueux de mon age, dont la phisionomie me prevint à leur faveur. J'allai a eux et leur dis : que j'étois un garçon de la Province et que j'étois venu à Madrid pour m'y recommander aux ames charitables ;

⁷³ qu'il m'importoit *surch. aut.* : qui m'importa

⁷⁴ *Aut.*

que cependant il me restoit encore une petite poignée de Liards, et que s'ils avoient une caisse commune, j'y déposerois volontier ce trésor.

Ce début prévint en ma faveur, ils me dirent, qu'ils avoient véritablement une petite caisse commune, qui étoit confiée à une vendeuse de chataignes, établie au bout de la rue. Ils m'y conduisirent et puis nous revinmes au portail, où nous nous mimes à jouer au tarots⁷⁵. Tandis que nous étions occupés de ce jeu qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner, fixant tantôt l'un de nous⁷⁶ tantôt l'autre. Nous allions lui dire quelque sottise à ce sujet, lorsqu'il nous prévint en m'appelant et m'ordonant⁷⁷ de le suivre.

Il me conduisit dans une rue écartée et puis il me dit : “ Mon enfant, je t'ai donné la préférence sur tes camarades, parceque ta figure annonce plus d'esprit et qu'il en faut pour la commission dont je vœux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes, qui seront toutes en jupes de velours noir, et mantille noire garnie de dentelles, qui leur cache si bien le visage qu'il est impossible de les reconnoître ; mais heureusement les dessins des velours et des dentelles, n'étant point les mêmes, on a quelque moyen de suivre et de reconnoître la⁷⁸ de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne, qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance, et j'ai résolu à m'en assurer. Voici deux échantillons de vélours, et deux de dentelles. S'il passe deux femmes, dont les habits y repondent, tu observera si elles entrent dans cette église, ou bien dans la maison vis-à-vis, qui est celle du Chevalier de Tolède, et puis tu viendras m'en rendre compte, chez le marchand de Bévandés, qui est au bout de la rue. Voici une pièce d'or, tu en recevras une seconde, si tu t'acquites bien de ta commission. Adieu. ”

Tandis que cet homme me parloit, je l'avois examiné avec beaucoup d'attention, et il me parut qu'il n'avoit point l'air d'un amant, mais bien plutôt d'un mari. Les fureurs du Duc de Sidonia me revinrent à l'esprit et je craignis de pêcher en sacrifiant à cette occasion les intérêts de l'amour, aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolus donc à ne faire que la moitié de la comission : c'est à dire, que si les deux dames entroient dans l'église, je me proposai de l'aller dire au jaloux, mais que si elles alloient ailleurs, j'allois au contraire moi, les instruire du danger dont elles étoient menacées. Je retournai auprès de mes camarades, je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi, puis je me couchai derriere eux, et j'établis devant moi les morceaux de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre de femmes arriva par couples et enfin deux qui portoient réellement sur elles, les pièces, dont je tenois les échantillons. Les deux femmes firent mine d'entrer dans l'église, mais elles s'arrêtèrent dans le portail, regardèrent autour d'elles, pour voir si on les suivoit, et puis elles traversèrent la rue aussi vite qu'elles purent et entrèrent dans la maison vis-à-vis.

Lorsque le Bohémien en fut à cet endroit de son récit, on vint l'appeler, et lorsqu'il fut sorti Velasquez prit la parole et dit : “ En vérité, je redoute extremement cette histoire ; toutes celles du Bohémien commencent d'un air fort simple et l'on espère en voir bientôt la fin ; point du tout, une histoire en renferme une autre, qui en contient une troisième. À peu près, comme ces restes de divisions, qu'on peut développer en suites, qui dans certains cas deviennent infinies. Mais on a des méthodes pour sommer presque toutes les suites. Au lieu que si je veux prendre la somme de tout ce que dit le Bohémien ; je n'y trouve rien qu'une extrême confusion.

— Il semble, dit Rebecca, que vous ayez assez de plaisir à l'entendre, car votre intention étoit je crois d'aller à Madrid, et je vois avec plaisir, que vous ne songiez [*sic*] point à nous quitter.

⁷⁵ au tarots *surch. aut.* : Tavois [*sic*]

⁷⁶ *Interl. aut.* : de nous

⁷⁷ *Surch. aut.* : me disant

⁷⁸ L'espace d'un mot a été laissé en blanc.

— Madame, répondit Velasquez, j'ai deux motifs, pour m'arrêter encore ici ; d'abord j'ai commencé un calcul important, que je veux mettre à fin, ensuite je trouve plus de plaisir dans votre société, que je n'en ai eu encore dans celle d'aucune femme, ou plutôt vous êtes la seule, dont la conversation m'ait paru agréable.

— Monsieur le Duc, reprit la Juive ; je désire que le second motif devienne un jour le premier.

— Madame, dit Vélasquez, il importe peu je crois, que je pense à vous avant la géométrie ou après, mais une chose m'embarasse. Je ne sais point votre nom, et lorsque je pense à vous, je suis obligé de vous désigner par x, y ou z, dont en Algèbre nous affectons les valeurs inconnues.

— Mon nom, dit la Juive, est un mystère, que je confierais volontier à votre probité, si je ne craignois l'effet de vos distractions.

— Oh, point du tout, reprit Vélasquez, le fréquent usage que je fais des substitutions dans le calcul, m'a donné l'habitude de désigner invariablement les mêmes valeurs de la même manière. Et si une fois, je vous donne un nom, vous voudriez ensuite être appelée autrement, que cela ne me seroit plus possible.

— Eh bien, dit Rebecca, appelez moi Laure de Useda.

— À la bonne heure, dit Vélasquez, ou bien belle Laure, savante Laure, aimable Laure, car tout cela sont des facteurs de votre valeur générale. ”

Comme ils en étoient là de leur conversation, je me rappelai la promesse que j'avois faite aux Bohémiens, de les aller trouver à quatre cent pas à l'ouest du camp. Je pris mon épée et lorsque je me fus éloigné à peu près à cette distance, j'entendis tirer un coup de pistolet. J'allai dans la partie du bois où l'on avoit tiré et j'y trouvai les gens à qui j'avois à faire. Leur chef me dit : “ Seigneur Cavalier salut ! Je vois que vous êtes homme de parole et je ne doute pas que vous ne soyez aussi homme de courage. Vous voyez d'ici une entrée dans le rocher, elle conduit à des souterrains, où vous êtes attendu avec impatience. J'espère que vous ne tromperez pas la confiance de ceux qui s'interessent à vous ! ”

J'entrai dans le Souterrain, sans que l'homme qui m'avoit parlé, se mit en peine de me suivre. Lorsque j'eus fait quelques pas sous terre, j'entendis du bruit derrière moi, et je vis que de gros rochers s'abaissant par, je ne sais quel mécanisme, avoient fermé la porte par laquelle j'étois entrée. Le jour qui pénétrait par une crevasse de la montagne, me laissoit voir devant moi, une longue allée, qui n'étoit point éclairée à l'autre extrémité. J'y marchois cependant sans peine malgré l'obscurité, parceque le terrain en étoit uni, et qu'il alloit en pente douce. Je ne me fatiguois donc point, mais je crois que plus d'un homme à ma place, eut ressenti quelque frayeur, en s'enfonçant ainsi dans les entrailles de la terre. Je marchai deux bonnes heures, mon épée dans une main, et l'autre étendue devant moi, pour me préserver des chocs... Tout à coup, je sentis l'air s'agiter autour de moi. Ensuite j'entendis une voix fort douce qui disoit : “ Comment ce mortel ose-t-il pénétrer chez les gnomes ? ”

Une autre voix toute aussi douce répondit, “ Peut-être vient-il enlever nos trésor[s] ? ”

La première voix reprit : “ S'il quittoit son épée nous nous approcherions de lui. ”

Je pris à mon tour la parole et je dis : “ Aimables Gnomides, dont je crois connoître les voix, je ne puis quitter mon épée, mais j'en ai enfoncé la pointe dans la terre ; vous pouvez m'approcher sans danger. ”

Les divinités souterraines m'enlacèrent dans leurs bras, mais un tact sûr m'avertit que j'étois avec mes cousines ; une vive lumière qui nous éclaira, subitement, me fit voir, que je ne m'étois pas trompé. Elles me conduisirent dans une grotte ornée de Sophas, et tapissée de brillants minéraux, qui réfléchissoient toutes les couleurs de l'opale.

“ Eh bien, dit Emina, trouvez vous quelque charme à nous revoir. Vous vivez dans la société d'une jeune Israélite dont l'esprit égale la beauté.

— Je puis vous assurer, lui dis-je, que Rebecca n'a fait aucune impression sur moi, mais je pense avec une secrète inquiétude, à chaque fois que je vous vois, que ce sera la dernière. On a voulu me persuader que vous étiez deux démons ; je ne l'ai jamais cru. Quelque chose en moi me disoit que vous étiez deux êtres de mon espèce et faites pour être aimées. L'on croit communément qu'il est impossible d'aimer plus d'une femme à la fois. C'est sans doute une erreur, car vous m'êtes également chères. Mon cœur ne vous sépare point, et comme sur mes sens, vous y regnez toutes les deux avec le

même Empire.

— Ah, dit Emina, c'est le sang des Abencérages qui se reveille, puisque vous pouvez aimer plus d'une femme, embrassez la sainte loix, qui vous permet plusieurs épouses.

— Peut-être, dit Zibedde, peut-être regneriez vous à Tunis, si vous connoissiez ce beau pays, les Sérails du Bard et de Manuba, leurs jardins, leurs eaux jaillissantes, leurs bains délicieux, cent jeunes esclaves plus belles que nous.

— Laissons là, leur dis-je, les royaumes que le soleil éclaire, nous sommes ici dans le fond de je ne sais quel abyme, mais bien que voisins des enfers nous pouvons y trouver les délices que votre profète promet, dit-on, à ses saints. ” Zibedde appuya cet avis, et sa sœur n'y refusa point son suffrage.

TRENTIÈME JOURNÉE.

En m'éveillant je ne trouvai plus mes cousines, je vis devant moi une longue galerie, bien éclairée, et je compris que c'étoit là le chemin que je devois suivre. Je m'habillai donc à la hâte, et après avoir marché encore une demie heure, j'arrivai à un escalier en limaçon, par lequel je pouvois à mon choix, m'élever vers la surface de la terre, ou descendre plus avant dans ses entrailles. Je choisis ce dernier parti, et je parvins à un cavau, ou je vis un tombeau en marbre blanc, éclairé par quatre lampes et un vieux Dervis qui recitoit des prières.

Le vieillard se tourna vers moi, d'un air affable et me dit : “ Soyez le bien venu, Seigneur Alphonse, il y a longtems que nous vous attendions. ”

Je lui demandai, si je n'étois pas dans les Souterains de Cassar Gomélez ?

“ Vous ne vous trompez pas, Noble Nazaréen, reprit le Dervis. Ce tombeau couvre le fameux secrèt des Gomélez, mais avant de vous entretenir sur ce sujet important, permettez moi de vous offrir une légère collation. Vous aurez aujourd'hui besoin de toutes les forces de votre corps et peut-être, ajouta-t-il d'un air un peu malin, ont elles déjà besoin d'être réparées ! ”

Après m'avoir ainsi parlé, le vieillard me conduisit, dans un cavau adhérent, ou je trouvai un déjeuner proprement servi. Lorsque j'eus fini de manger, mon hôte me pria de l'écouter avec attention, et me dit : “ Seigneur Cavalier, je n'ignore point, que vos belles cousines, vous ont mis au fait de l'histoire de vos ancêtres, et de l'importance qu'ils attachoient au secrèt du Cassar Gomelez. En effet rien au monde ne sauroit être plus important. Un homme maître de notre secrèt, n'auroit point de peine à se faire obéir par des nations entières et peut-être à parvenir à la monarchie universelle. Mais ces grands et dangereux moyens pourroient entre des mains imprudentes, detruire pour longtems l'ordre établi dans la société. Les loix auxquelles nous obéissons depuis bien des siècles ont donc statué, que le secrèt ne seroit révéle qu'à des hommes du Sang des Gomélez et seulement lorsqu'on se seroit assuré de leur caractère par des épreuves singulières et variées. Il est aussi d'usage que l'on exige des serments solennels accompagnés de tout l'appareil de la réligion. Mais la connoissance que nous avons de votre façon de penser, fait que nous nous contentons de votre parole d'honneur. J'ose donc, Seigneur Cavalier vous demander votre parole, de ne rien révéler de ce que vous allez voir. ”

Il me parut, dans le premier instant, qu'étant au service du Roi d'Espagne, je ne devois pas engager ma parole, avant de savoir, si je ne verrois rien dans ce Souterrain, qui fut contraire à ses intérêts. J'en fis l'objection au dervis. Il me repondit : “ Seigneur Cavalier, votre scrupule est à sa place, votre bras appartient certainement au Roi, que vous servez ; mais vous êtes ici, en des contrées souteraines, ou sa puissance ne penetra jamais. Le sang dont vous sortez vous impose aussi des devoirs ; enfin la parole d'honneur que je vous demande, n'est qu'une suite de celle que vous avez donné à vos cousines. ” Je crois que ce raisonnement n'étoit que spécieux, mais il me persuada. Je donnai la parole, que l'on me demanda ; alors le Dervis poussant une des parois du tombeau, me montra un escalier, qui conduisoit à des souterains encore plus profonds. “ Descendez, Seigneur Cavalier, me dit le Dervis, il est inutile que je vous accompagne, mais je viendrai vous chercher ce soir. ” Je descendis donc, et je vis des choses, que je me ferois un plaisir de vous raconter, si je n'étois retenu par ma parole d'honneur, qui y met un obstacle invincible.

Le Dervis vint sur le soir, comme il me l'avoit promis. Nous remontames ensemble, et nous allames dans un autre cavau, où l'on nous avoit préparé un souper. La table étoit mise au pied d'un arbre d'or, qui représentoit la généalogie des Gomélez. L'arbre étoit séparé comme en deux branches principales, dont l'une réservée pour les Gomélez Mahamétans, paroissoit florissante et dans toute la vigueur de la végétation, l'autre au contraire destinée aux Gomélez Chrétiens, sembloit dessechée et garnie seulement de longues et menaçantes épines. Lorsque nous eumes soupé, le Dervis me dit : “ Ne vous étonnez pas de la différence, que vous voyez entre ces deux maitresses branches. Les Gomélez fidèles à la loi du Prophète, en ont été recompensés par des thrones, les autres ont au contraire vécu assez obscurément dans l'exercice de divers emplois, aucun de ceux ci, n'a jamais été admis à la connoissance de notre secret, et si l'on fait une exception en votre faveur, vous la devez principalement à l'honneur que vous avez eu, de mériter l'affection de deux⁷⁹ Princesses du Sang de Tunis. Encore êtes vous bien éloigné de connoitre toute notre politique, si vous vouliez passer à l'autre branche, à celle qui fleurit et fleurira tous les jours d'avantage, alors votre ambition auroit sûrement de quoi être satisfaite, et vous auriez aussi la gloire de concourir à de grands desseins. ” Je voulois répondre, mais le Dervis ne m'en laissa pas le tems, et reprenant la parole, il me dit : “ Il est juste que vous ayez votre part des biens de votre famille et quelques dédomagemens pour la peine que vous avez prise dans le soutérain. Voici une lettre de change sur Estevan Moro, le plus riche banquier de Madrid. L'ordre paroît être seulement de mille pièces de huit, mais il y a un trait de plume particulier qui rend la lettre de change illimité, et l'on vous donnera sur votre signature, tout ce que vous demanderez. Aprésent montez par cet escalier tournant. Lorsque vous aurez monté trois mille cinq cent marches, vous arriverez à une voute très basse, où il faudra vous trainer sur le ventre l'espace de cinquante pas ; alors vous vous trouverez au milieu des ruines du chateau d'Alcassar ou Cassar Gomélez. Vous ferez bien d'y passer la nuit, et demain vous découvrirez facilement le camp des Bohémiens, au pied de la montagne. Adieu notre cher Alphonse ! puisse notre saint Prophète vous éclairer et vous faire voir le chemin de la vérité. ”

Le Dervis m'embrassa, me dit Adieu, et ferma la porte sur moi. Il ne me restoit qu'à suivre de point à point ce qu'il m'avoit prescrit. Je fus obligé de me reposer plusieurs fois en montant ; enfin je revis le ciel étoilé. Je me blotis sous une voute et je m'endormis.

(Fin du troisième Décameron.)

⁷⁹ de deux *surch. aut.* : d'une